BnF Gallica

Le Voyage au Panthéon.

Revue de 1843, par Paul Zéro

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Garnier, Paul Aimé (1820-1846). Auteur du texte. Le Voyage au Panthéon. Revue de 1843, par Paul Zéro. 1844.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

8° Z
LE SENNE
10121

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LE VOYAGE

AU PANTHÉON

REVUE DE 1843

PAR

PAUL ZÉRO.

PRIX : 1 FRANC 25 CENT.

PARIS

ÉBRARD, LIBRAIRE

PASSAGE DES PANORAMAS.

1844

LE

VOYAGE AU PANTHÉON

REVUE DE 1843

PAR

PAUL ZÉRO.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
FONDS LE SENNE
7382
IMPRIMÉS

PARIS
ÉBRARD, LIBRAIRE
PASSAGE DES PANORAMAS.
1844

8° Z le Senne 10. 1 à 1

PERSONNAGES.

M. Gogo, gérant de journal.
Bertrand, aspirant littéraire.
Robert Macaire, grand-prêtre de l'Affiche.
Apollon, cocher d'omnibus.
Mercure, conducteur.
Job,
Lucrèce,
Judith,
Paméla Giraud,
Madame Roland,
Désiré Renifflard,
Rodolphe,
Un Académicien,
Antony,
Odette,
} voyageurs.
Mlle de Lavallière.
Le Succès.
Un autre Académicien.
Une Lauréate.
J.-J.
La Bourse.
L'Académie. — *Académiciens et critiques muets*, etc.

PRÉFACE

Cette farce était, — comme on le verra, — destinée à la scène : aussi l'auteur avait-il cru devoir en négliger le style. Il espérait, par l'*actualité*, faire absoudre l'*idée générale* ; par l'*exemple*, rajeunir la *théorie*.

Mais, qui dit exemple dit personnalité ; qui dit actualité dit scandale. Voyez un peu ce que c'est que de faire un vaudeville d'une idée ! Vous voulez dire la vérité, et la personnalité et le scandale vous viennent naturellement sous la main. Adieu le théâtre, alors ! — Le théâtre est, — comme on sait, — l'école des mœurs, la grande publicité moderne, la chaire universelle. Ce qui dans un livre passerait inaperçu, au théâtre frappe et blesse. Une jeune fille qui veut se perdre, — et elles le veulent toutes ! — ne s'adressera pas,

soyez-en sûr, au mauvais livre qui lui crève à chaque instant les yeux dans la maison de son père, — allons donc! c'est presque du fruit permis! Un livre n'est plus dangereux lorsqu'il n'est plus sous grille. Ce qu'elle ira justement chercher, — et il faut bien que ce soit, si nous en croyons la pudique sollicitude des Censeurs, — c'est le théâtre, autrefois lieu de perdition, mais aujourd'hui *séjour de l'innocence*—comme la maison de Saint-Cyr, quoi qu'en ait dit M. Alexandre Dumas pour contrecarrer Racine.

Et qu'on dise que la femme n'est pas libre! — Puisque le théâtre est censuré au point de vue des jeunes filles, c'est donc que les jeunes filles vont au théâtre! — Bientôt le Palais-Royal n'aura plus rien à envier à M. Comte. — *Et sans danger la mère...* Mais passons.

L'auteur serait bien malheureux si l'on voyait, dans les lignes précédentes, autre chose qu'une apologie de la Censure. Pourquoi en dirait-il du mal? La Censure ne lui en a jamais fait, — au contraire, elle lui a peut-être épargné un refus.

Il faut tout dire : cette pièce n'a été présentée à aucun théâtre. Un homme d'art et d'expérience, à qui l'auteur l'a communiquée, a fait craindre à l'auteur que la Censure ne défendît la pièce pour les personnalités susdites. L'auteur, craignant encore plus un refus pour cause d'infirmité littéraire que pour cause de témérité morale, s'est empressé de se tenir cela pour dit et de laisser sa pièce dans la position de victime de la Censure, — se réservant d'ailleurs, au cas où on les lui demanderait, de donner sur ses intentions les explications suivantes :

Etant donné un livre ou un homme, une idée ou un nom, il y a toujours à faire, — opinion à part, — une parodie sur ce livre, un cancan sur cet homme, une charge sur cette idée, un calembourg sur ce nom. Voilà toute l'importance et toute la façon de la critique moderne. C'est un art de parti pris. On peut toujours, quel que soit le pour, parler contre, et quel que soit le contre, parler pour n'importe qui. Tout mot sublime porte en lui son calembourg, comme tout

visage porte en lui sa caricature. Le *Vieil-as-de-pique* est né avec le *Vieillard stupide*; et Philippon, lorsqu'il a révélé l'analogie d'un fruit et d'un ineffable ovale, n'a fait que découvrir une chose déjà existante. Or, la présente parodie, quelque blessante qu'elle puisse paraître en certains endroits, n'est qu'un simple jeu d'esprit sur ce thème, qu'un spécimen de ce que la critique trouverait à dire sur chacun, qu'une parodie de la critique et de la parodie elle-même, — fort inoffensive dès lors, toute chose dépendant du ton qu'on y met. Les acteurs manquant à cette partie essentielle du sens, et qui en est la clef, — l'ironie, — que cet aveu remplace le ton, et réponde une fois pour toutes aux incriminations futures.

A l'appui de ce qu'il avance, l'auteur ne donnera qu'un exemple : Un des héros de cette parodie, — celui qui s'en inquiétera le moins, car il est trop haut pour que rien l'atteigne, — Victor Hugo, est peut-être le seul de tous les poètes passés ou présents que l'auteur admire sans réserve, — et c'est celui qu'il a le plus parodié pourtant! Comment cela se fait-il? — C'est que le mot a amené le mot, c'est que ce qu'il y avait à dire, ce que la critique aurait dit sur chaque point, l'auteur l'a reproduit ici, en daguerréotype indifférent, comme objet d'art, et sans la moindre malice. En somme, il professe un culte sincère pour quiconque peut créer, et, de tous ceux qu'il a nommés, quels qu'ils soient, il n'en est pas un qu'il n'admire à quelque titre. Les écoles sont bonnes pour les écoliers. Tout ce qui est mauvais est de telle ou telle école; tout ce qui est beau n'est d'aucune. Ou plutôt, tout ce qui est beau est de la même école; — et lorsque les maîtres ont été pris pour des aigles, c'est qu'ils étaient sur des pics, — isolés il est vrai, mais égaux par leur hauteur et se touchant par leur base.

Quant à l'idée morale, à l'idée générale habillée de ces lambeaux d'actualité, la voici :

Qu'est-ce que le monde? Un chemin qui a pour terme la mort. Mais sur ce chemin, il y a la vie. Pourquoi donc y courir trop vîte? Ce chemin marche déjà tout seul : il nous

mènera bien au bout sans que nous marchions avec lui. Sage donc est celui qui s'arrête et qui oublie.

En d'autres termes : La gloire étant le but, comme la mort, — sage est celui qui descend de l'omnibus soit aux stations où l'on dort, soit aux stations où l'on dîne, — à l'Académie, ou à la Bourse !

Bref, et pour résumer tout, une double moralité est comprise dans cette œuvre. Moralité littéraire et moralité philosophique.

La première dit : *admirez!* La seconde dit : *dormez !*

Fasse le ciel que le présent ouvrage ne collabore pas avec la *seconde !*

LE

VOYAGE AU PANTHÉON

PREMIER TABLEAU.

Un bureau d'omnibus. — On voit la rue par la porte du fond, et, au-dessus de la porte, cette affiche collée au mur : *La Correspondance, Journal de l'Avenir.*

BERTRAND se promène d'un air pensif, et s'arrête de temps en temps pour se parler à lui-même.

LE GÉRANT, assis au bureau, rédige des réclames.

BERTRAND porte son costume classique.

SCÈNE Ire.

BERTRAND, LE GÉRANT.

BERTRAND, avec solennité.

Oui, Platon, tu dis vrai, notre âme est immortelle !

LE GÉRANT, écrivant et lisant à mesure.

Les gants en caoutchouc de madame une telle
Sont garantis trois ans. C'est solide, et pas cher.

BERTRAND, continuant.

Eh! qui donc, sans cela, sacrifierait sa chair?
Qui vendrait le présent pour vivre dans l'histoire,
Et que feraient nos os au milieu de la gloire?

LE GÉRANT, continuant.

Le dentiste Léon pose admirablement
Les dents, les rateliers, — et tout le tremblement.

BERTRAND, continuant.

Qui donc nous donnerait, si c'était là la borne,
Ces aspirations vers le sépulcre morne,
Ces belliqueux transports, cette ardeur du guerrier
Pour faire assaisonner un cadavre au laurier?
Oh! la gloire!...

LE GÉRANT, continuant.

On demande un remplaçant.

BERTRAND, continuant.

La gloire!...

LE GÉRANT, continuant.

Ce soir, à l'Ambigu, *les Brigands de la Loire.*

BERTRAND, continuant.

Oh! dans des flots d'encens pur esprit se plonger!
Aux lèvres des humains voir son nom voltiger!
Revenir du tombeau pour planer sur la ville!
Renaître à tout instant!...

LE GÉRANT, continuant.

Ce soir, au Vaudeville,
La Roland et Chénier, pauvres cœurs aux abois,
Seront guillotinés pour la trentième fois.

BERTRAND, continuant.

Un jour, quand nous serons morts et pris par la rouille,
Et que l'Académie aura notre dépouille,
Qui donc, si ce n'est l'âme échappée au Léthé,
Viendra jouir pour nous de la célébrité?

LE GÉRANT, écoutant Bertrand sans le regarder encore.

Je crois que ce monsieur qui parle a la berlue.

BERTRAND, continuant.

Compagne de mon corps, âme, je te salue!
— Quand j'étais criminel, c'est-à-dire niais,
Je voulais t'abolir, ingrat! je te niais;
Mais j'ai pensé depuis! — L'âme ici-bas est faite...

LE GÉRANT, qui a reconnu Bertrand et s'est approché de lui pendant qu'il parlait.

Pour empêcher un sot de n'être qu'une bête.
Car, ainsi qu'autrefois mon curé me l'apprit,
On peut fort bien avoir une âme, et pas d'esprit.

BERTRAND, le reconnaissant.

Eh! c'est monsieur Gogo, si mon œil ne m'abuse!

M. GOGO, le saluant.

Aujourd'hui votre maître, autrefois votre buse.

BERTRAND, avec dédain.

Vous vendez de la gloire?

M. GOGO.

A modeste intérêt.

BERTRAND.

Les rôles sont changés, à ce qu'il me paraît?

M. GOGO.

En effet. — Vous allez à la niaiserie, —
Moi j'en viens. — Voilà tout.

BERTRAND.

Et comment, je vous prie?

M. GOGO.

Ecoutez, mons Bertrand. Vous m'avez bien grugé;
Je ne vous en veux pas. Tout au contraire. — J'ai

Senti sous vos leçons se débrouiller ma boule,
Car on devient renard à force d'être poule!
Je pourrais à mon tour agir en vrai roué,
Mais vous m'avez trompé : je vous suis dévoué.
Et je vais vous parler, tant votre sort me touche,
La main sur l'estomac et le cœur sur la bouche.
—Je dois savoir, pas vrai? mieux que tous les vivants,
Ce que c'est que la gloire, allons, puisque j'en vends?

BERTRAND.

Vous m'en semblez un peu sobre.

M. GOGO.

Quelle bêtise!
Un marchand mange-t-il jamais sa marchandise?
Pour savoir profiter des croyances d'autrui,
Il faut en être exempt, si je suis bien instruit.
Ce qu'on prône, Bertrand, c'est qu'on veut s'en défaire.
Un vitrier resté tout seul avec son verre,
Napoléon resté tout seul avec sa croix,
Sont deux hommes vexés, et très-vexés, je crois.
Mieux vaut vivre goujat, que mourir Alexandre.
De la gloire, mon cher? — c'est bon pour de la cendre!

BERTRAND.

Vivre, c'est donc manger, pour vous?

M. GOGO.

Sans contredit.
Les rôles sont changés, comme vous l'avez dit :
Les poètes hurlants sont rentrés dans la prose ;
Tout le monde s'assied, tout le monde se pose ;
Tout ce qui guerroyait vers mil huit cent vingt-neuf
Mange aujourd'hui du veau, comme autrefois du bœuf ;

Tous ceux qui dans le temps, bravant veilles et jeûnes,
Faisaient la guerre aux vieux, ne la font plus qu'aux jeunes;
Le moindre enthousiasme aujourd'hui fait frémir,
Car ces messieurs n'ont plus besoin que de dormir.
De ses rêves de gloire abjurant la chimère,
On se fait directeur d'imprimerie, ou maire,
Académicien, banquier,—n'importe quoi,
Pourvu que l'on digère et que l'on reste coi.

BERTRAND, avec mélancolie.

Quelle corruption, Gogo!

M. GOGO.

C'est à la lettre.
—Il est doux d'être un sot!

BERTRAND, se réveillant.

Je le suis, je veux l'être!

M. GOGO.

Faites mieux.—L'omnibus va venir, vous savez?
Quand il repartira, courez après, suivez;
Mais avant, observez, faites bien vos enquêtes
Sur tous ceux qui viendront s'asseoir sur les banquettes
Comptez-les,—et demain vous me direz, mon bon,
Combien vous en aurez revus au Panthéon.
Ne vous effrayez pas de faire à pied la route,
Car on s'arrêtera plus d'une fois sans doute.
Je vous laisse,—et retourne à ma besogne.—

(Il va se rasseoir au bureau.)

BERTRAND, avec effroi.

—Dieu!
Dois-je bientôt sentir s'en aller mon beau feu!
Quel est l'affreux réveil—oh! je tremble d'y croire!—
Que je dois rencontrer au temple de la Gloire?...

(Il s'enfonce dans la rêverie.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, Mlle DE LAVALLIÈRE, vêtue de deuil et de fête, robe austère et brillante.

Mlle DE LAVALLIÈRE.

Monsieur Gogo?

M. GOGO.

C'est moi,
(Il la regarde.)
Ma belle.

BERTRAND, avec transport.

Ah! cette enfant
Me calme! — Je me sens meilleur en la voyant!

Mlle DE LAVALLIÈRE, à Bertrand.

Tout le monde m'en dit autant.
(Avec effroi religieux.)
Dieu me pardonne
Le plaisir que ça fait et l'orgueil que ça donne!
(Elle s'essuie les yeux avec son mouchoir.)
Mais je vais l'expier par tant d'austérités...
(Son mouchoir tombe; elle veut le ramasser, Bertrand se précipite.)

BERTRAND.

Ah! Madame, pardon! Souffrez que je...

Mlle DE LAVALLIÈRE.

Arrêtez! —
(Avec mélancolie.)
Savez-vous ce que c'est qu'un mouchoir d'une femme?
(Il est noir et trempé.)
Tantôt roussi, tantôt inondé par une âme,
Et qui passe vingt fois, suant ou s'enflammant,
Des larmes de l'amante aux baisers de l'amant?
Dites?

BERTRAND, considérant le mouchoir.

Mais je m'en fais à peu près une idée.

M. GOGO.

Un mouchoir à deux fins.

Mlle DE LAVALLIÈRE, effrayée.

Comme il m'a regardée !...
Saurait-il ?... S'il savait !...

M. GOGO.

Tout, ma charmante.

Mlle DE LAVALLIÈRE.

Eh bien ?

M. GOGO, la contrefaisant.

Savez-vous ce que c'est qu'une fille de bien,
Blâmant ce qu'elle fait, faisant ce qu'elle blâme ;
Qui pleure et qui sourit tout le long d'un grand drame,
Et qui passe vingt fois, — le parterre en suait, —
De madame Vénus à monsieur Bossuet ?

Mlle DE LAVALLIÈRE.

Monsieur !

BERTRAND.

Monsieur Gogo, vous êtes un indigne !

M. GOGO, à Mlle de Lavallière.

Mademoiselle a donc affaire sur ma ligne ?
Quel but peut convenir à tant d'austérité ?

Mlle DE LAVALLIÈRE.

Mais, je voudrais passer à la postérité.

M. GOGO.

Pauvre enfant! — Tu devrais en rougir sous ton plâtre!
On a déjà traîné ta pudeur au théâtre,
Et l'on mettra si bien ta modestie à nu,
Que rien ne finira par être plus connu!
Publier la pudeur, ma chère demoiselle,
Mais c'est montrer de l'ombre avec une chandelle!
Pauvre sainte d'amour, vous fuyez au couvent; —
Mais, comme Galatée, on vous a vue avant!
— Mais comment irez-vous au temple de Mémoire?
Est-ce en robe de bure? est-ce en robe de moire?

Mlle DE LAVALLIERE.

Déchirez, je le veux, à tous les yeux humains,
Ce voile de pudeur que je tiens des deux mains!
Enlevez! Enlevez! — Oh! je ne suis point fière!
Je boite un peu, c'est vrai, mais Molière est mon frère!

BERTRAND, avec pudeur.

Voulez-vous que je sorte?

Mlle DE LAVALLIÈRE.

Il n'en est pas besoin:
Quand je vous vois si haut, je crois vous voir de loin.

BERTRAND.

Madame, je suis faible, et l'éclat de vos charmes...

Mlle DE LAVALLIÈRE, mélancoliquement.

Non, Bertrand, je n'ai plus que la beauté des larmes.
Dieu! qu'il m'a fallu d'eau pour éteindre un tel feu!
Ce n'est plus *un péché*, car *j'en ai fait l'aveu*;
Et monsieur Bossuet, l'autre jour, à confesse,
M'a dit vingt fois: *C'est bien, continuez, Duchesse.*

Mais vous, monsieur Bertrand, du fond de votre cœur,
Croyez-vous que je sois une femme d'honneur ?

BERTRAND.

Je ne peux pas vous dire et vous exprimer comme,
A vous ouïr parler, je me sens honnête homme!

Mlle DE LAVALLIÈRE.

C'est ce que dit aussi l'un des frères Cognard.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JOB, en grande barbe blanche.

JOB.

Jeunes gens, taisez-vous!

M. GOGO.

Quel est ce vieux grognard ?

BERTRAND et Mlle DE LAVALLIÈRE, se retournant.

Dieu!...

JOB, du seuil de la porte.

Qui que vous soyez, avez-vous ouï dire
Qu'il naquit, vers le temps où débutait l'empire,
Dans ce siècle fertile en gamins triomphants,
Un enfant renommé parmi tous les enfants,
Et que dans ce petit éclataient les symptômes
D'un grand homme, fameux parmi tous les grands hommes ?
Vous a-t-on dit aussi que cet enfant mutin,
Vengeant sur le français tous les torts du latin,
Mis hors de l'Institut, comme de la grammaire,
Et renvoyé par Planche à l'école primaire,

Isolé, réprouvé, foudroyé, mais resté
Debout dans son théâtre et dans sa volonté,
Poursuit, provoque et bat de sa plume assassine
Le vieux bourgeois Corneille et le prélat Racine,
Et depuis vingt-cinq ans, sous les yeux des badauds,
Accable ces messieurs de coups de pieds...

M. GOGO.

Au dos?

JOB.

Savez-vous cela?

M. GOGO.

Oui.

JOB.

C'est moi qui suis cet homme.

Mlle DE LAVALLIERE.

Soyez le bien-venu, Maître!

JOB.

C'est moi qu'on nomme
Le vieux Burgrave Job.

M. GOGO.

Et moi monsieur Gogo.

JOB.

Qui vous l'a demandé?

BERTRAND, à Gogo.

Taisez-vous donc, nigaud!
Je vais lui parler.—Maître, excusez-moi, si j'ose...
(Avec emphase.)
Vous êtes le doyen des doyens de la chose!

Oh ! grand homme ! parlez. Que voulez-vous ici?

JOB, s'asseyant sur la banquette.

Attendre l'omnibus.

Mlle DE LAVALLIÈRE, à Job.

Moi, je l'attends aussi.
— Ce bon vieillard me plaît. Moi, j'aime les apôtres.
Molière et Bossuet en étaient deux, entre autres,
Qui ne se mouchaient pas du pied non plus! — Je tiens
Qu'ils étaient bons vivants autant que bons chrétiens.
L'un et l'autre à merveille entendaient la satire :
Quand Bossuet pleurait, c'était de peur de rire ;
L'époux de la Béjart riait à s'éventrer
Des maris, — mais c'était de peur d'en trop pleurer!
Ils touchaient tous les deux à la morale austère,
Et c'est ce qu'a fort bien compris mon gros parterre.
Les féroces bourgeois du quartier Saint-Martin
Ont applaudi mon roi tyrannique et hautain,
Car rien ne développe un instinct despotique
Comme la liberté, chez les gens de boutique.
Tandis qu'une grisette, échappée à Saint-Cyr,
Au Théâtre-Français va presque réussir,
Des contrastes du sort admirez la richesse !
Le théâtre du peuple accueille une duchesse,
La foule aux bras nerveux applaudit tous les jours
Des passions de soie en des corps de velours ;
La foule admet ses dieux dans des robes à queue !
— Oh ! que d'intelligence en une blouse bleue !
Et fut-il quelque part un instinct mieux senti
Que celui qui se cache en un cœur de titi?
La coupe du tailleur ne fait rien à l'étoffe, —
Et c'est l'opinion de mon papa Dodophe.

M. GOGO, à Mlle de Lavallière.

La mienne est qu'on pourrait, sans les rendre plus courts,
D'un bon cinquième au moins réduire vos discours,
Comme on l'a fait, — et nul ne s'en est plaint, j'espère, —
Aux cinq actes pleureurs de monsieur votre père.
Mais baste ! — Empêchez donc rivière de couler,
Vieillesse de bâtir, et femme de parler !

JOB, se levant.

Soyez flétri, Gogo, pour ce langage infâme !
Vous faites bassement d'outrager une femme
Qui...

M. GOGO, l'interrompant.

Taisez-vous, vieillard ! — Ces beaux vers, entre nous,
Lucrèce les a pris : ils ne sont plus à vous.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, **JUDITH**, en costume oriental, sauf des bottes à l'écuyère et une cravache. Elle se pose menaçante devant M. GOGO.

M. GOGO, reculant.

Oh !

JUDITH, virilement.

Je crois qu'il s'agit d'une femme qu'on vexe.

M. GOGO, à demi-voix.

Non, boiteuse.

JUDITH.

Et je viens pour défendre mon sexe.
(Se posant.)
Nous sommes faibles, nous, quand on vient nous prier ;
Mais quand on nous combat nous savons bien crier !

Nous arrachons les yeux, nous pinçons avec rage,
Et nous coupons le cou, — toujours après l'outrage.

M. GOGO.

Grâce, pour mon journal !

JUDITH.

Qu'est-ce que ça me fait ?
Aux journaux, moi, déjà n'ai-je pas dit leur fait ?
— Ils sont de ma famille? — Eh! belle baliverne!
Quand je le jugulai, qu'était donc Holopherne ?
— Je ne sais qui me tient de vous casser le né.

M. GOGO.

Calmez-vous ! Calmez-vous! vicomte Delauney.

JUDITH, reprenant un ton féminin.

Ah oui! — Connaissez-vous l'anecdote nouvelle?
La baronne de T., hier au bal, fut plus belle
Que la belle petite amirale de K.
Grande indignation ! l'amirale en manqua
Périr. Elle ne fit qu'en pâmer. — On s'empresse
Autour d'elle : de l'eau ! des flacons ! — La traîtresse
De baronne faisait l'effrayée, et criait :
« Des ciseaux ! mais elle est trop serrée ! » — Un billet
Passait. Adroitement cette chère baronne
Le prend ; le bruit en court ; on prie, on l'environne :
Chère baronne ! un peu de curiosité !
Il n'en fallait pas tant à Madame de T.
Pour ouvrir le billet : elle en mourait d'envie !
Elle ouvre. — Qu'est ceci ? — La belle évanouie
Se relève ; la honte a coloré son teint,
Mais dans ses yeux éclate un bonheur enfantin.
La baronne, à son tour, tombe, affreusement pâle.
La lettre qu'elle a lue était, pour l'amirale,

Ecrite, — devinez par qui ? —
— Par le baron !
— De deux cents yeux ardents elle fut lue en rond.
On lorgna bien un peu l'amirale, — mais elle,
De fait comme de droit, n'en parut que plus belle,
Et ce jour les rieurs se mirent du côté
D'un peu de honte unie à beaucoup de beauté.
Bref, n'admirez-vous pas dame coquetterie
Qui peut tant sur le cœur d'une femme jolie,
Et qui sait lui donner le courage impromptu
De la honte parfois, — souvent de la vertu !
— Du reste, cet hiver la façon souveraine
Est toujours de porter du *satin-à-la-reine*,
Des fleurs dans les cheveux, un tableau sur le cou.
Ah ! — Le *crêpe-Rachel* est encor d'un grand goût.
Ah ! — Nous avons enfin découvert la personne,
La sorcière, la fée ou le dieu, qui façonne
Ces ravissants chapeaux, où tant d'industrie a
Marié la dentelle au *reps-Victoria* :
Notre indiscrétion ne peut qu'être bénie
Lorsque nous trahissons un homme de génie,
Et nulle, assurément, ne trouvera mauvais
D'avoir appris le nom de Maurice Beauvais.

BERTRAND.

Je ne répondrai point à votre aimable liste,
Étant trop peu versé dans l'art du journaliste.
Dites-moi seulement.

JUDITH.

Quoi donc, *ô bone vir?*

BERTRAND, montrant M. Gogo.

En quoi Monsieur et moi nous pourrions vous servir.

JUDITH.

vais au Panthéon.

(A Mlle de Lavallière.)

Madame aussi, sans doute?

Mlle de LAVALLIÈRE.

ites *mademoiselle*.

JUDITH.

Ah! — très-bien. —

(A part.)

Ça ne coûte

as grand'chose ; eh ! bien, vrai ! ça fait plaisir toujours.

M. GOGO, montrant Judith.

oilà Pallas, la vierge aux masculins atours.

(Montrant Lavallière.)

elle-ci, pour Vénus, n'est point par trop vilaine.

(Montrant le parterre.)

oilà Paris aussi, le ravisseur d'Hélène. —

JUDITH, comme frappée d'une réminiscence.

a *couleur-Mecklembourg* se porte assez et plaît.

M. GOGO, continuant.

u'il vienne une Junon, nous sommes au complet.

SCÈNE V.

ES MÊMES, **PAMÉLA GIRAUD**, tenant à la main une énorme canne, et pourvue d'un non moins énorme ventre.

PAMÉLA GIRAUD.

Me voilà.

Mlle DE LAVALLIERE et JUDITH.

Fi!

M. GOGO.

Quelle est cette borne qui marche ?

PAMÉLA GIRAUD.

Ma noblesse n'atteint pas précisément l'arche
De Noé : mon espèce alors n'existant point
N'y fut pas conservée, et n'y mangea nul foin.
Aristote et Cuvier m'ont ignoré. J'émane
Du genre mammifère et du genre bimane.
La nature forma mon être en étouffant
Un grain de Rabelais dans un bloc d'éléphant.
On me dit : *Paméla;* mais je n'ai point de sexe.
Mon existence étrange est le produit complexe,
Le fruit adultérin des amours factieux
De la vérité nue et de l'art précieux.
J'ai le corps un peu lourd, mais mon esprit est svelte.
Mon nom vient à la fois du latin et du celte :
Bal, voilà pour mon corps, — *rond, épais, bien nourri;*
Et *secare, trancher,* — voilà pour mon esprit.
Je ne devais avoir qu'un œil, dans l'origine;
Mais nature voulant accorder, j'imagine,
Le destin et le goût, et plaire aux deux partis,
D'un gros que j'aurais eu m'en fit deux tout petits.
Puis, craignant l'atonie autant que la syncope,
Dans chacun des deux yeux me mit un microscope.
C'est là ce qui me fit observateur.
— J'en vins
A saisir comme au nid des mystères divins
Dans les moindres rougeurs, dans les moindres allures;
Distinguant la pudeur du fard des engelures,
Je poussai jusqu'au cœur, et je le devinai
Aux frissons de la lèvre et de l'aile du né;

e vis un aperçu des choses éternelles
ans les taches de l'ongle et celles des prunelles ;
"oreille de la femme et ses contours discrets
our mon esprit perçant n'eurent plus de secrets ;
nfin, je découvris un monde, et je m'en vante,
ans le clignement d'yeux de la femme savante,
a femme de trente ans, mon beau rêve adoré.
— Le printemps est bien vert, mais l'automne est doré :
'automne est la saison de bien jouir ; l'automne,
entant l'hiver venir, craint et se pelotonne :
l sait, et peut encor. — Mais après, mais avant,
e printemps n'est que beau, l'hiver n'est que savant !
insi, dis-je, déjà savante, encor nubile,
ntre la vieille infirme et la vierge inhabile,
a femme de trente ans, mesdames et messieurs,
st le plus doux objet de l'amour sous les cieux !
— Parmi l'or des salons et la fange des halles,
ongtemps j'ai poursuivi ces vertus idéales ;
es femmes jusqu'ici m'ont toutes rebuté :
l'une manquait l'âge, à l'autre la beauté.

(Se tournant vers Judith).

lais puisque ces deux points, à défaut d'autre chose,
ont l'un et l'autre unis en vous à double dose,
adame, — permettez, clignant vos yeux si doux,
ue Paméla Giraud vous observe à genoux.

(Elle s'agenouille).

JUDITH, voulant lui prendre sa canne.

mpertinent! — Je veux te casser, sur mon âme,
a canne sur le dos.

PAMÉLA GIRAUD, se redressant et souriant.

C'est déjà fait, madame.
n tome in-octavo, sept francs cinquante. — Allons !
estez sur votre autel, déesse des salons !

La colère enlaidit, comme l'amour décore :
Aimez, puisqu'à trente ans on peut aimer encore ;
Pleurez,— si vous voulez ; chantez,— si vous pouvez !
Mais ne tuez personne à grands coups de pavés,
Car vous n'écraseriez, ô mon aimable Juge,
Que des adorateurs sous ce *pesant déluge*.
Quoique doux et charmants, vos vers sont un peu lourds.
Lorsqu'on y met le poids, qu'importe le velours ?
Une livre de plomb tient bien dans un volume,
Et ne pèse pas plus qu'une livre de plume.—
Chère ! qu'allez-vous faire au Panthéon ? — Ce lieu
Est si vide à présent qu'il a dégoûté Dieu.
Et puis, les voyageurs sont bien laids, la voiture
Est bien désagréable, et la route est bien dure.

(On entend un bruit de roues).

Si vous vous obstinez, malgré tout, à partir,
Pour compagnon de chute acceptez un martyr.

(Elle lui offre le bras).

SCÈNE VI.

LES MÊMES, **DÉSIRÉ RENIFFLARD,** vêtu à l'espagnole, et très-chevelu.

DÉSIRÉ RENIFFLARD.

Hurrah ! Le vent qui vient à travers la campagne
Me pousse au Panthéon et m'arrache à l'Espagne.
J'ai les cheveux touffus, le front ni court ni haut,
Les yeux noirs, le col rond, comme Fortunio.
En deux mots comme en cent, voici mon caractère :
J'habite le foyer, frileux coléoptère ;
J'ai, pour tout ce qui plaît, un cœur de caoucthoux ;
En somme, *j'aime mieux les roses que les choux.*

M. GOGO.

En voiture! en voiture!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME ROLAND.

Mme ROLAND.

Attendez-moi, que diantre!

PAMÉLA GIRAUD.

Laissez donc que je sorte.

Mme ROLAND.

Et vous, laissez que j'entre.
(Elle bouscule Paméla.)

PAMÉLA GIRAUD.

Quelle épaule, tudieu!

M. GOGO, à Mme Roland.

Qui donc t'ose arrêter,
Immortelle Junon, veuve de Jupiter?
(A Judith et à Lavallière qui s'avancent.)
Vous, Pallas! Vous, Cypris? — Arrière, mes petites!

PAMÉLA GIRAUD, à M. Gogo.

Vous ne croyez pas dire aussi vrai que vous dites,
Et c'est surtout ici qu'il faut parler d'autels,
Car l'époux de Madame est un des immortels.

M. GOGO.

En voiture! en voiture!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN ACADÉMICIEN.

L'ACADÉMICIEN.

Attendez, je vous prie.
Hé ! mes amis, un peu de *camaraderie !*
Je ne suis pas bien lourd, car je suis tout esprit.

M. GOGO.

Les moins lourds au départ, Ésope nous l'apprit,
Ne sont pas au retour les plus légers qu'on aie :
L'éponge s'emplit d'eau, l'esprit se fait monnaie.
— En voiture ! en voiture !

(L'omnibus paraît. — Odette y occupe déjà sa place.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, **RODOLPHE,** en blouse bleue, bottes vernies et gants blancs. Il a un cordon rouge et un crachat par dessus sa blouse d'ouvrier.

RODOLPHE.

Attendez donc un peu !
Le premier qui trimarde est réfroidi, mordieu !
Je lui casse le pif, et mon chourin, s'il bronche,
De sa sorbonne

(Il montre sa tête.)

aura bientôt fait une tronche.

(Il fait le simulacre de la couper.)

M. GOGO.

Quel est ce baragouin?

BERTRAND, prenant la chose à cœur.

Baragouin? — Moi j'en sais
Quelque chose, Messieurs : c'est du plus pur français!
(A Rodolphe.)
Chenu-relui, Monsieur?

RODOLPHE.

Pas de cérémonie.

BERTRAND, continuant.

C'est ainsi qu'on s'exprime en bonne compagnie,
Au tapis, à la piolle, au *Journal des Débats*.

RODOLPHE.

Dépêchons! dépêchons! car on m'attend là-bas.

M. GOGO.

Sans doute, vous allez au Panthéon, grand homme?

RODOLPHE.

Non. Je vais au faubourg-St-Marceau, c'est tout comme.

M. GOGO.

Vous prenez, — n'en déplaise au *Journal des Débats*, —
Un bien noble chemin, pour aboutir si bas.
— Mais, cela m'est égal. — En voiture! en voiture!

BERTRAND.

Ah! j'espère que c'est la dernière aventure.

(Tout le monde se précipite et se presse à la porte de l'omnibus. Ils sont placés, M. Gogo siffle, l'omnibus s'ébranle..... Arrive Lucrèce, une quenouille d'une main, et de l'autre une *Boîte au laid*, sur laquelle est écrit le mot *Concessions*.

SCÈNE X.

LES MÊMES dans l'omnibus, **BERTRAND** et **M. GOGO** dans la salle, **LUCRÈCE.**

LUCRECE.

Arrêtez ! arrêtez !

LE CONDUCTEUR.

Complet !

LUCRECE.

Nous allons voir !

(Elle pose magistralement le pied sur le marche-pied, et l'omnibus s'arrête tout court. Elle le tient quelque temps ainsi, et continue de la sorte.)

Il faut absolument que j'arrive ce soir !
Une place ! une place ! ou bien, si l'on raisonne,
Il n'en restera plus pour vous, ni pour personne !
Vite ! — Je vais donner le lin à mon rouet ,
A mon époux la soupe, à mon petit le fouet.

(Elle tire Lavallière dehors)

Allons, toi, la boiteuse !

(Elle tire Odette à bas.)

Allons ! que l'on s'en aille !

SCÈNE XI.

LES MÊMES , **ODETTE.**

ODETTE, se relevant.

Bataille !

LUCRECE, s'arrêtant.

Qu'est-ce à dire? Un cri de mort !

ODETTE.

Bataille !

LUCRÈCE, se passant la main sur le front.

Oh! ce songe effrayant, je le veux renvoyer!
(Après un silence et avec tendresse.)
Ce mot m'a rappelé les douceurs du foyer...
(Vivement, et avec inquiétude.)
Peut-être en ce moment, hélas ! tout fuit au nôtre,
Mon époux d'un côté, mon pot-au-feu de l'autre !
Jour de Dieu! dépêchons!

ODETTE, l'arrêtant.

Haro! haro ! haro!
A mon secours, Don Juan, Louis Onze, Faliero!

LUCRÈCE.

Arrière !

ODETTE.

Sais-tu bien, vilaine, à qui tu parles?
Moi, berçeuse du roi; moi, maîtresse de Charles!
— Oh! ce doux souvenir me fait encore rager...
Il disait : Tu seras bergère, et moi berger;
Mais si Dieu veut qu'un jour de l'empire je tâte,
Je serai potentat, tu seras potentate!...

LUCRECE, avec dignité.

On m'en a dit, Madame, autant et plus qu'à vous;
Mais j'ai dit : *Je serai fidèle à mon époux!*
(Déclamant.)
La fortune
Importune

Me paraît
Sans attrait;
Sur la terre
Il n'est guère
De bonheur,
Sans l'honneur!

ODETTE, vivement.

Vous aimez la musique?

LUCRECE.

Un peu. — Je m'en fais lire
Tandis qu'on fait semblant de toucher de la lyre.

ODETTE.

Tiens, ce doit être farce. — Ah! l'on chante en parlant!

LUCRECE.

Comme je vous le dis. — C'est la mode de l'an
Deux cent quarante-quatre, où Rome, pour son âtre,
Et combattit sans vaincre et vainquit sans combattre.
— Et du moment que c'est historique!

ODETTE.

Ah! très-bien.

LUCRECE, continuant.

Ceux qui, dans ce temps-là, serraient le doux lien
D'hymen, — charmant symbole! — à la main du flamine
Présentaient poliment *un gâteau de farine.*

ODETTE.

Ah! — L'*hymen?* Connais pas.

LUCRECE.

Qu'êtes-vous donc, alors?

ODETTE.

Pantomime.

LUCRECE.

De quoi?

ODETTE.

Je chante avec le corps,
Je cours, je gesticule, et tout l'orchestre tremble.

LUCRECE, à part.

Dieu me pardonne! elle est si roide, qu'elle semble
Avoir avalé crû quelque manche à balai!

ODETTE, entendant le dernier mot.

Oui, je danse le drame, et chante le ballet.

LUCRECE, vivement.

Mais je bavarde ici, lorsque là-bas, peut-être...
Dieu! si quelque autre pièce allait charmer le traître!
S'il m'était infidèle! — Ah! j'ai le cœur transi! —
Courons! — Il faut songer à ma lessive aussi,
Afin que sur le soir, rentrant à la boutique,
Mon époux puisse mettre une blanche tunique!
Et puis, je crains toujours *de trouver sur le seuil*
Une femme licheuse *et qui lui fasse* l'œil. —
Dépêchons! —

(Elle bouscule Odette et Lavallière, donne un coup de poing au vieux Job, et s'installe au milieu de l'omnibus)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, un autre ACADÉMICIEN portant un rouleau sous le bras.

L'ACADÉMICIEN, montrant Lucrèce.

Arrêtez! je suis avec Madame.

M. GOGO.

Qu'est-ce encor que ceci?

LUCRECE, se penchant.

C'est juste! je réclame
Monsieur.—La tragédie et ses nobles ennuis
Ont ici leur entrée, et partout où je suis!
Depuis que j'ai paru tout le monde en rabotte,
Et je sais que Monsieur en prépare une botte.
D'ailleurs, Monsieur, jadis, en fit une, je crois;
— Je m'en suis bien un peu divertie autrefois...
Aujourd'hui je l'admire, à non moins juste titre,
Certes; car je n'en ai jamais lu que le titre.
Allons, c'est entendu. Laissez monter Monsieur.

(Elle lui donne la main; il met le pied sur le marchepied, et se soulève. On entend un craquement.)

M. GOGO, se précipitant et la retenant par le bras.

Arrêtez! arrêtez! j'entends craquer l'essieu.

LUCRECE, le tirant toujours.

Montez! la roue est forte, et l'omnibus est vaste.

M. GOGO, le tirant d'une main et lui saisissant de l'autre son rouleau de papier.

Mais, quel est ce ballot?

L'ACADEMICIEN, modestement.

Ah! c'est mon Arbogaste.

M. GOGO, le tirant tout à fait dehors.

L'administration, sans plus ample discours,
Défend les nez d'un pied et les paquets trop lourds.
— Enlevez !

(L'omnibus part. Lavallière le poursuit en boitant, et Odette en gesticulant. L'Académicien sort, et M. Gogo et Bertrand restent seuls.)

SCENE XIII.

M. GOGO, BERTRAND.

M. GOGO.

A vous deux, Bertrand ! En avant, marche !
Cours! *Enjambe les ponts dont* un sou *brise l'arche;*
Devance l'omnibus, et, sans distraction,
Va de ce pas tout droit l'attendre au Panthéon.
Le doigt sur la couture et les pieds en équerre,
Tu salueras pour moi ce noble reliquaire.
Puis tu me rediras un jour, en paradis,
Combien sont arrivés de ceux qui sont partis.
— Adieu ! —

(Bertrand sort pensif.)

SCÈNE XIV.

M. GOGO, seul.

(Il va prendre une guitare au mur et s'avance vers le public.)

Messieurs, l'auteur, obstiné romantique,
Voulant de son oubli tirer le chœur antique,
En a fait un à votre intention. — Ainsi,
Je suis le chœur antique, et je vous dis ceci :

(Il parle et s'accompagne avec sa guitare.)

Ecoliers attentifs, gent farouche et charmante ;
Vous tous qu'un voisin gêne ou qu'un besoin tourmente,
Qui, ce tableau durant, sagement avez tous
Bridé vos mouvements et contraint votre toux,
Profitez de l'entr'acte : au son de ma guitare
Décroisez vos mollets, lâchez votre catharre ;
Pendant ce court instant, répit que je vous dois,
Toussez, mouchez, crachez, faites claquer vos doigts ;
Faites provision, en remuant d'avance,
D'immobilité ; puis, en causant, de silence ;
Car il est bien vexant, pour un candide auteur,
Hélas! d'être entendu moins haut que l'auditeur.
Il déplaît à plus d'un d'ouïr, comme un brume,
Sur tous les sons plaisants se répandre le rhume,
Et, lorsque l'on arrive à quelque endroit coquet,
D'écouter un bon mot, et d'entendre un hoquet.
Donc, encore une fois, prenez bien vos mesures
Pour écouter en paix nos autres aventures.
Le décor va changer à ce coup de sifflet.

(Il montre un sifflet.)

Quand vous aurez fini, dites-le, s'il vous plaît.

(Il salue et sort.)

Le décor change.

DEUXIÈME TABLEAU.

La Place de la Bourse. A droite la Bourse, à gauche le Vaudeville.

SCÈNE Ire.

Les **CRITIQUES,** rôdant à quatre pattes et fouillant des tas de volumes ; **J.-J.,** étendu nonchalamment au milieu d'eux.

Chanson des critiques.

(*Air des Burgraves.*)

Nous trouvons nos mérites
Dans les vices des gens :
La ville a des guérites,
La presse a des sergens.

A bas les grands poètes
Et les aigles sans lois !
Les plumes ne sont faites
Que pour tacher les doigts.

Quand le niveau des règles
S'abattra d'un seul coup,
Alors messieurs les aigles
N'auront plus que le cou.

Grandis par leur déroute,
Comme autrefois les gueux,
Alors nous aurons toute
La tête de plus qu'eux.

J.-J.

C'est très-bien ; mais voilà bientôt une semaine
Que nous n'avons rien pris! — Pas la moindre Chimène,
Pas le moindre morceau, pas le plus petit plat
De Job, de Mathieu Luc ou de Caligula !
Si bien que je me vois, ô dure Providence!
Réduit à me nourrir de ma propre substance.
Secrets de mon ménage et de mon pot au lait,
Fleurs de ma rhétorique, amours de Pistolet,
Voilà le drame intime et le cher vaudeville
Dont quatre fois par mois je rends compte à la ville.
Mais cela ne peut pas toujours durer! Cela
Déjà montre la corde un peu par-ci par-là.
O passé, je suis las de ce que tu me lègues!
Il me faut du nouveau ! Du nouveau, chers collègues!
Du nouveau, par pitié ! Du nouveau! Donnez-m'en!
— Que sais-tu, toi? Voyons! —

LE CRITIQUE interpellé.

On parle d'un roman...

J.-J., l'interrompant.

Passons!

LE CRITIQUE.

Vous me coupez la chose principale !
(Reprenant.)
D'un roman...cier illustre, auteur d'un drame pâle.

J. J., tressaillant.

O bonheur! Dis-tu vrai? Donne vite, grand Dieu !

LE CRITIQUE.

L'omnibus va passer tout à l'heure en ce lieu.
Il doit être dedans.

J.-J.

Eh bien! courons!

LE CRITIQUE.

Que diable!
Ne vous pressez pas tant! Soyez plus raisonnable,
Mon cher collègue!—Attendre est souvent le plus court.
D'ailleurs, tenez! voici qu'un des nôtres accourt.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN CRITIQUE accourant.

LE CRITIQUE.

En avant! en avant! Aiguisons nos canines!
Dégaînons de leurs poils nos griffes les plus fines!
Aboyons! aboyons à nous rompre le cou,
Car voici l'omnibus!

UN CRITIQUE.

Par où?

UN AUTRE.

Par où?

UN AUTRE.

Par où?

LE PREMIER, leur montrant le chemin.

Par ici! par ici!

L'UN.

Moi, je mords!

L'AUTRE.

Moi, j'abîme!

L'UN.

Je déchire l'esprit!

L'AUTRE.

J'éventre le sublime!

L'UN.

Haro sur la Judith!

L'AUTRE.

Sur le vieux Job haro!

UN AUTRE.

Je retiens la Roland!

UN AUTRE.

Je retiens la Giraud!

LE PREMIER.

En avant! en avant!

(Ils s'élancent à sa suite, toujours à quatre pattes).

SCÈNE III.

BERTRAND, arrivant du côté où ils sortent. Il s'arrête et regarde autour de lui.

BERTRAND.

La place de la Bourse.

—Quelle course, bon Dieu ! quelle infernale course !
Cet omnibus, mais c'est l'enfer ! c'est le sabbat !
On s'y heurte, on s'y roule, on s'y mord, on s'y bat ;
Chacun, hormis la sienne, y veut toute la place.
La machine, à travers un flot de populace,
Fuit, tandis que de chiens hurle un troupeau savant
Dont l'un crie : *En arrière !* et dont l'autre : *En avant !*
Suis cette ornière ! — Non, cette autre ! — Avance ! — Arrête !
— *Recule !* — Cependant l'infernale charrette
Avancerait enfin, malgré tant d'accidents, —
Mais, après le dehors, c'est le tour du dedans :
Conducteur ! conducteur ! tirez ! je veux descendre !

(Avec amertume).

— Tu me l'avais bien dit, Gogo, nouveau Cassandre !
Les sages ont leur but tout le long du chemin.
Quand on tient *aujourd'hui*, pourquoi chercher *demain ?*
Demain, nous serons là, morbleu ! — si nous y sommes !
Si nous n'y sommes pas, — c'est encor mieux !—
Les hommes
Qui vont toujours me font l'effet de ces chevaux
Aveugles, que l'on voit tourner aux grandes eaux :
Ils tournent, tournent, puis — ils tournent.
—Rien n'arrive,
Comme vous pensez bien.—
Cependant, sur la rive
Du bassin élégant, les promeneurs oisifs
Goûtent le frais de l'eau sous les flammes des ifs,
Assaisonnant peut-être, en leurs loisirs féroces,
La fraîcheur du bassin par la sueur des rosses.—
Ainsi sont, parmi nous, le truc et le talent :
L'un toujours arrivé, l'autre toujours allant,
L'un sage, l'autre dupe ! —
Allons ! redeviens sage,

Bertrand! oublie un rêve, et qu'au moins ce voyage
Te donne la raison, à défaut de l'honneur,
Et dilate ton crâne en resserrant ton cœur!

(On entend un bruit de roues).

Allons! les revoici. Faisons-leur place nette.
— Déjà Fortunio, qui ne m'a pas l'air bête,
Est descendu là-bas pour les Variétés.
Plus d'un l'imitera. — Mais on vient.

(Il se sauve).

(L'omnibus paraît. Il est traîné par Pégase et Hippogriffe. Apollon est sur le siége du cocher, et Mercure sur le marche-pied du conducteur. Il porte son caducée pour évoquer ou conduire les morts).

SCÈNE IV.

L'OMNIBUS — et les VOYAGEURS.

Mme ROLAND, dans l'intérieur.

Arrêtez!

Conducteur!

L'ACADÉMICIEN.

Conducteur!

MERCURE.

Voilà!—

(Criant).

Le Vaudeville!

— La Bourse! —

(Mme Roland descend. Mercure veut l'arrêter.)

Quoi, Madame?

Mme ROLAND, d'une voix de tonnerre.

Arrière! ou je vous pile.

MERCURE, lui offrant la main.

Vous nous quittez ?

Mme ROLAND, sur le marche-pied.

Mais oui.

MERCURE.

Le Panthéon a tort ?

Mme ROLAND.

Dans un ménage uni c'est bien assez d'un mort.
— J'ai d'ailleurs ici près un grand drame à l'étude.
Le public me réclame. Adieu donc.

(Elle descend.)

MERCURE.

Solitude.
Pour solitude, moi, j'aimerais tout autant
Celle où l'on dort que celle où l'on baille.

Mme ROLAND, se retournant.

Impudent!

MERCURE.

Je parlais du théâtre, et non de vous.

Mme ROLAND.

Silence!
Le Vaudeville est un beau vase, et j'en suis l'anse.
Ce vase ne saurait tenir, sans anse, l'eau :
L'eau, c'est la foule. — Adieu.

L'ACADÉMICIEN.

Le bonsoir à Lolot!

(Elle disparaît.)

MERCURE, à l'académicien qui descend.

Est-ce que vous tâtez aussi du Vaudeville,
Grand homme ? Vous n'avez donc pas peur des six mille
Francs d'amende ?

L'ACADÉMICIEN, un pied à terre

Eh ! mon cher ! pour qui me prenez-vous?
— Quoique de l'Institut, je veux vivre, — entre nous !
Or, par quoi vivons-nous, si ce n'est par la Bourse ?
(Se découvrant.)
Salut, temple du dieu de notre siècle ! Source
De grooms, de soupers fins et de cabriolets!
Arsenal amoureux fondé pour les plus laids !
C'est pour toi que, du temps des luttes ennemies,
J'ai fait mes opéras — et mes économies.
Les autres, à brailler consumant leurs beaux jours,
Discutaient, discutaient, — moi j'empilais toujours !
Et toujours je disais, plein d'un respect suprême :
Il n'est de Dieu que l'or, et son prêtre est Barême !
— Apollon a du bon, mais c'est un va-nu-pié.
Et le vieil Institut, ce pauvre estropié,
Pour ses quarante fils en vain s'essouffle et beugle :
Moi, j'aime mieux Plutus, aveugle pour aveugle!
— C'est ce que pense aussi mon confrère Lolot,
Aussi, comme Noé, tient-il son arche à flot,
(Il montre le Vaudeville.)
Prêt à s'y renfermer, si le moindre éclair brille,
Avec ses dieux, sa femme — et toute sa famille.

MERCURE, descendant et lui montrant sa feuille de route qu'il va faire contrôler.

Permettez! — Car il faut que j'arrive aujourd'hui.
(Il s'éloigne.)

L'ACADÉMICIEN, avec ardeur.

Et moi, je vais monter *ad altare Dei !*

SCÈNE V.

L'OMNIBUS, L'ACADÉMIE, LA BOURSE. Elle est vêtue d'une aumonière serrée et froncée au cou, et suivie du chœur des **BOURSIERS** habillés comme elle.

LA BOURSE, chantant.

Le style est une chimère,
L'or est une vérité.
On vit mendier Homère :
Il l'avait bien mérité.
Tra, la, la la la la, — etc.

(L'académicien s'avance et la salue.)

Que voulez-vous ?

L'ACADÉMICIEN.

Servir parmi vos idolâtres.

LA BOURSE.

Vos noms ?

L'ACADÉMICIEN.

Raton.

LA BOURSE.

Vos droits ?

L'ACADÉMICIEN.

J'en touche à trois théâtres.

LA BOURSE, avec mépris.

Vous êtes écrivain?

L'ACADÉMICIEN.

Fi donc! —Entrepreneur.

LA BOURSE.

Vos principes!

L'ACADÉMICIEN.

L'argent d'abord; et puis, l'honneur!
— La mémoire du cœur étant la plus ingrate,
Je fais du calembourg, je m'adresse à la rate.
Qui pleure a bien assez de s'occuper de soi;
Qui rit, est tout à nous. Ainsi pensant, ma foi,
Comme une favorite, amante de l'empire,
Chatouille un vieux sultan pour le forcer à rire,
De même je chatouille, avec un certain chic,
Ce vieux sultan blasé qu'on nomme le Public.
A d'autres l'art pour l'art, l'immortalité. — Qu'est-ce
Que cela? L'avenir est pour moi dans ma caisse.
C'est plus sûr. — Quant à l'art, je n'ose en badiner;
Je l'aime comme il faut; car il me fait dîner.
Voilà. — De mes succès les preuves sont flagrantes;
Elles sont là-dedans,

(Il montre un portefeuille.)

en bons contrats de rentes.
En billets beaux et bons, en titres bons et beaux
De champs, de bois, de prés, pourvus d'excellents baux,
Tous témoins comme quoi, quand sans but profitable
Mes rivaux dépensaient tout leur esprit à table,
Je n'ai jamais lâché, moi, tant que j'ai vécu,
Un mot qui n'ait été le père d'un écu.

Chœur.

UN BOURSIER, d'une voix ingénue.

Quel astre à nos yeux vient de luire?
Quel sera quelque jour cet unique écrivain?
Il brave le style divin,
Et ne se laisse point séduire
A son éclat frivole et vain.

UN AUTRE.

Pendant que les fils de Thalie
Dressent à Molière un autel,
Un auteur courageux publie
Que l'or lui seul est immortel.
— Ce chœur est tiré d'Athalie,
Veuillez l'excuser comme tel.

TOUS (ils chantent).

Le style est une chimère,
L'or est une vérité.
On vit mendier Homère :
Il l'avait bien mérité.
Tra, la, la la la la. —

(La Bourse fait un signe, on se tait).

LA BOURSE, à l'Académicien.

Assez! — Venez, mon fils! on vous attend au temple.
De vous y divertir vous aurez sujet ample ;
Venez, — nous y parlons un sonore français
Toujours très-bien compris de goussets à goussets.
Suivez-moi.

(Ils s'acheminent vers le temple. Mercure revient).

L'ACADÉMICIEN, à Mercure.

Bon voyage!

MERCURE.

Allez, grand homme!

(Remontant).

En route!

JUDITH, dans l'intérieur, coudoyant Lucrèce qui s'étale.

Jour de Dieu! — Conducteur! Madame me prend toute
La place!

MERCURE, les faisant ranger.

Par Jupin, ce n'est donc pas fini?

UNE VOIX, du dehors.

Oh! eh!

MERCURE, se retournant.

Qu'est-ce que c'est encor?

(Antony paraît.)

Maître Antony!

SCÈNE VI.

L'OMNIBUS, ANTONY, en mulâtre et en costume de voyage.

MERCURE, continuant.

Ah! bah! —

(A Antony, qui a déjà un pied sur le marchepied.)

— Je vous croyais, mon cher, à... Syracuse.

ANTONY.

Oui?

MERCURE.

Oui.—Ce n'est donc point à tort qu'on vous accuse
D'ubiquité?

ANTONY.

Moi, non.—Il faut bien que je sois
Partout, puisque je fais cinq drames à la fois.

MERCURE.

Vous connaissez Venise?

ANTONY.

Hier j'y mangeai trois pommes.

MERCURE.

Alors éclairez-moi sur ce point-ci.—
Les hommes
Sont-ils faits comme nous, à Venise?

ANTONY.

Pourquoi?

MERCURE.

C'est que j'ai lu, dans un auteur digne de foi,
Que, quoique les maris fussent toujours sur l'onde,
Et toujours, comme vous, aux quatre bouts du monde,
— Admirez du Seignenr les desseins triomphants,—
Les femmes néanmoins y faisaient des enfants.

ANTONY.

Eh mais! rien n'est plus clair. Les maris y sont...

(Il lui parle à l'oreille.)

MERCURE.

Peste!

ANTONY.

Ceux-là donnent le nom, ceux-ci donnent le reste.
Ou, comme nous disons entre littérateurs,
Ceux-là sont les parrains, ceux-ci sont les auteurs.

MERCURE, éclairé.

Ah! — Je vois maintenant comment cela se trame,
Et qu'on peut être absent lorsqu'il vous naît un drame.
Comment! Mais on pourrait en faire deux aussi,
Et trois romans avec, lorsqu'on s'y prend ainsi!
— Et vous allez?

ANTONY.

Toujours au Panthéon.

MERCURE.

Ce dôme
Convient, comme éteignoir, à votre crâne d'homme.
Vous voulez vous fixer? —
Quelques-uns, entre nous,
Tiennent qu'à l'Institut le sommeil est plus doux.

ANTONY.

Vous vous moquez. Je suis encor pas mal solide.
Non, je ne veux pas faire encor ma chrysalide.
Je vais au Panthéon, — par dévoûment.

MERCURE, stupefait.

Par dé...

ANTONY, l'arrêtant et continuant.

Un de mes bons amis, qui toujours a gardé
L'anonyme, m'écrit tous mes romans.—Mais comme
La gloire fait grand peur à ce pauvre jeune homme

Et procure à ses nerfs des tremblements subits,
Il l'acquiert seulement, et moi je la subis.
Nous partageons. Je suis l'éditeur responsable.
A moi l'éclat d'un jour, à lui l'oubli durable!
A moi les coups de fouet, hélas! quand ce renard
Me jette sur le dos quelque Louise Bernard.
Quel tour il m'a joué! — J'en jure sur ma lyre,
Je ne ferai jamais un drame — sans le lire.
J'étais alors absent chez les Topinambous.
Voyagez donc, Messieurs! —

JUDITH, dans l'omnibus.

Partons-nous? partons-nous?

ANTONY.

Voilà!

(Il monte.)

Place, mes chers!

PAMÉLA GIRAUD, hurlant.

Aie! — Bonté céleste!
Il m'écrase! —

ANTONY, s'asseyant.

Ah! c'est que—vous n'êtes plus si leste
Que v ous l'étiez jadis.—Serrez-vous, s'il vous plaît.

UN POÈTE RAPÉ, sautant les ruisseaux.

Conducteur! — Avez-vous une place?

MERCURE, le toisant.

Complet!

L'omnibus s'ébranle. Accourent les Critiques, toujours à quatre pattes.)

SCÈNE VII.

L'OMNIBUS, les CRITIQUES.

UN CRITIQUE.

Les voici ! les voici ! Ne lâchons plus la prise !

UN CRITIQUE, à Paméla Giraud.

Attends, que je te drape !

UN AUTRE, à Judith.

Attends, que je te frise !

(Ils se jettent, l'un sur Paméla, l'autre sur Judith, et leur tirent la robe à belles dents.

JUDITH, se défendant.

Laissez-moi !

PAMÉLA GIRAUD, se défendant.

Laissez-moi !

JUDITH.

Conducteur ! chassez donc
Ces vilains animaux, et tirez le cordon !

MERCURE, tirant le cordon.

Avançons !

(L'omnibus part. Judith et Paméla en tombent.)

JUDITH et PAMÉLA.

Ah ! mon Dieu !

(L'omnibus disparaît d'un côté, les Critiques de l'autre.)

SCÈNE VIII.

JUDITH, PAMÉLA GIRAUD, toutes deux évanouies à terre. — Silence de quelques secondes.

JUDITH, se réveillant et regardant autour d'elle.

Quel effroyable outrage !
— Oh!.. —

PAMÉLA GIRAUD, ouvrant un œil.

Je crois que je suis à terre.

JUDITH.

Oh ! honte! ô rage !
Vaincue ! — et par de tels... godelureaux ! —

PAMÉLA, ouvrant l'autre œil.

Je crains
D'avoir fait une chute.

(Se bougeant.)

Oh! — oh ! — aie les reins

(Se tâtant le derrière.)

Aie le..... dénoûment, et la péripétie!

JUDITH.

J'en ai l'âme stupide, et la langue épaissie !
Ils m'ont dit que j'étais mal peignée!

PAMÉLA GIRAUD, se redressant.

Ils m'ont dit
Que j'étais mal bâtie!...

(Se profilant.)

— Ah! — ce ventre maudit!
C'est lui qui m'a fait choir, et qui toujours m'emporte!

JUDITH, se relevant.

Mais je me vengerai, moi! foi de femme forte!
(Elle prend une plume sur son oreille.)
La plume qui défit Holopherne n'est point
Encor, quoi qu'on en dise, échinée à ce point
Qu'elle ne puisse, au jour d'une attaque profane,
Répondre à coups de bec au coup de pied de l'âne!
(Elle se pose d'un air menaçant.)

PAMÉLA GIRAUD.

Parce que j'ai le ventre un peu gros, et qu'ils ont
Le génie un peu maigre, était-ce une raison
Pour me traiter ainsi? Brutes! viles pécores!
— Et si cela pouvait les engraisser, encores!
Si cela faisait œuvre, et pouvait seulement
Être à n'importe qui bon n'importe comment!
— Le public? — En effet, beau service à lui rendre!
Il aimerait bien mieux admirer sans comprendre:
Admirer, c'est jouir! — O progrès inouï!
Vous lui démontrez, vous, qu'il se doit à l'ennui!
Qui vous le demandait? — C'est par philanthropie? —
Faire choir une pièce! oh! c'est une œuvre pie!
Souci pour les loisirs des pauvres citoyens! —
En vérité, Messieurs?
— De même, quand les chiens
Courent en aboyant après les équipages,
C'est aussi par amour des piétons ou des pages!
C'est pour faire tomber les maîtres du dedans,
Tandis que les badauds riront à belles dents!
(Rugissant.)
Houmm! — Si je vous tenais!

— Mais non, tout est dans l'ordre.
Chacun a sa nature, et la vôtre est de mordre.
— La mienne est de classer, de monographier,
Venez donc, — car je veux être votre Cuvier!
C'est assez, n'est-ce pas, vous dire qui vous êtes !
Venez donc, venez donc, aboyeurs de gazettes,
Jeune critique blond, guérilléro, bravo,
Je veux vous disséquer de la plante au cerveau !

(Avec entrain.)

— Où sont-ils?

JUDITH, de même.

Où sont-ils ?

PAMÉLA GIRAUD.

Courons après, ma chère !

JUDITH.

Courons ! —

SCÈNE IX.

Les Mêmes, le succès. Il est représenté par un petit corps et deux énormes mains qui frappent constamment et machinalement l'une contre l'autre.

LE SUCCÈS.

Hé! mes enfants, que prétendez-vous faire?

JUDITH.

Nous venger.

LE SUCCÈS.

Et de quoi?

PAMÉLA GIRAUD.

D'un échec.

LE SUCCÈS.

Malheureux !
Vous ne savez donc pas votre bonheur? —

PAMÉLA GIRAUD.

Je veux
Etre cinquante fois par le diable fessée,
Si je suis autre chose aujourd'hui que vexée !

LE SUCCÈS.

Faites donc ajouter la chose au compte ouvert
Que vous devez avoir chez le diable en enfer :
Car vous êtes heureuse, autant que l'on peut l'être !

PAMÉLA GIRAUD.

Par exemple, c'est fort ! — Qui donc es-tu, mon maître?
Parle !

LE SUCCÈS.

Vous connaissez l'Odéon?

PAMÉLA GIRAUD, soupirant.

Oui. — C'est là
Qu'autrefois je perdis mon frère Quinola.

LE SUCCÈS.

Avez-vous vu jouer, par Bouchet et Monrose,
Certaine comédie en deux actes, en prose,
Faite pour préparer au Théâtre-Français
Une chute, et portant pour titre : *Le Succès.*

PAMÉLA GIRAUD.

Oui. — Mais à quel propos me....

LE SUCCÈS, l'interrompant.

Cette comédie,

C'est moi.

PAMÉLA GIRAUD.

Je ne vois pas en quoi ça remédie
A l'état où je suis.

LE SUCCÈS.

Attendez, mon minon.
— Savez-vous, en deux mots, ce que j'y prouve?

PAMÉLA GIRAUD.

Non.

LE SUCCÈS.

J'y prouve, me fondant sur l'étude des caisses,
Qu'il ne tombe jamais que les meilleures pièces,
Et qu'il n'en réussit que d'absurdes, morbleu!

PAMÉLA GIRAUD.

Alors, à votre sens, ne tombe pas qui veut?

LE SUCCÈS.

Voilà. —

J'ai réussi complètement.

PAMELA GIRAUD.

Ah diable!

LE SUCCÈS, la rassurant.

Mais j'eus bientôt après une chute effroyable,
Comme je vous l'ai dit, aux Français.—

PAMÉLA GIRAUD.

En effet.

LE SUCCÈS.

J'avais paré d'avance, et le tour était fait.
Mes deux actes parlaient pour mes cinq. La fortune
Etait là, pour le coup, prise comme dans une
Fourchette ; et pour choisir, j'ai deux succès en tout,
L'un du goût du public, et l'autre de mon goût.
Malgré cela, j'ai fait une préface encore,
Appelé Monsieur B. méchant, âne, pécore,
Et Philippe-le-Bel faux monnoyeur, ma foi,
Pour vexer Monsieur le Commissaire du roi.
Donc, si cela vous plaît, fulminez à votre aise !
— Mais, si vous aimez l'art, — comme sainte Thérèse
Aimait son Dieu, — soyez bien heureux aujourd'hui
D'être mortifiés et de souffrir pour lui !
Soyez fiers : c'est ainsi que tout vexé s'en tire.
Une chute, bon Dieu ! mais c'est presque un martyre !
Et toujours, tant elle a le jugement tortu,
Quand la foule nous haît, c'est pour une vertu !

PAMÉLA GIRAUD.

Une chute ? — A ce prix mes palmes sont certaines.
Ainsi, quand j'en aurai subi quelques centaines,
Je serai crânement posée, à votre sens ?

LE SUCCÈS.

Pour être candidat de l'Institut, le cens
Est de deux chutes, net, plus un succès d'estime.
En faveur du quatrain on pardonne au sublime.
La Harpe, avec ses prix par Gilbert dénigrés,
Descendit au fauteuil comme sur des degrés,

Car vous fites compter, sages qui le reçûtes,
Ses chutes pour des prix, et ses prix pour des chutes.
— Méditez tout cela.

(A Judith).

Vous aussi, Virago. —
Un homme de grand sens, Monsieur Victor Hugo,
Gravement, quelque part, a dit dans sa prose ample :
« Voulez-vous être grands? mourez! » —
A son exemple,
En changeant quelques mots, à mon tour je vous dis :
Voulez-vous être lus? tombez, mes chers amis!
Spirituels? fermez la bouche. — Heureux? bien vite
Allez-moi vous coucher. — Riches? faites faillite!
Enfin, et pour traduire un mot dicté par Dieu,
Voulez-vous être rois? faites-vous peuple. —
Adieu.

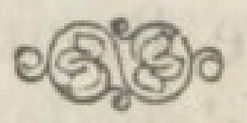
(Il sort).

PAMÉLA GIRAUD.

Viens, Judith. — Les gens sont ingrats, les temps sont tristes,
Il faut abandonner la scène aux machinistes!
Adieu les fins portraits, les doux tableaux du cœur,
Le genre Gaspardo nous balaie en vainqueur!
Viens! — Laissons aux badauds l'intrigue réussie.
Et quand viendra le froid, nous irons... en Russie!

(Ils sortent.)

Le décor change.



TROISIÈME TABLEAU.

A droite, l'entrée du Pont-des-Arts; à gauche, celle de l'Institut. Dans un vieux fauteuil placé sur le seuil au milieu d'un maigre rayon de soleil, est assise une vieille de deux cents ans. C'est l'ACADÉMIE.

SCÈNE Ire.

L'ACADÉMIE seule.

(Elle chante d'une voix cassée.)

Air : *Pauvre dame Marguerite.*

Pauvre vieille Académie,
Tes vieux membres sont perclus,
Et même sur de la mie
Tes chicots ne mordraient plus!
— Que je voie encor des Maîtres
Au fauteuil de leurs ancêtres!
Dussé-je en mourir, voilà
Le seul bonheur que j'implore.
Chicots légers, tremblez, tremblez, tremblez encore,
Chicots légers, tremblez encore jusque-là.

Et toi que l'on assassine
Dans ce siècle persiffleur,
Racine, tendre Racine,
Racine, dont j'eus la fleur!
— Dussé-je en mourir de joie,
Qu'un seul jour je te revoie!

Avant de mourir, voilà
Le seul bonheur que j'implore.
Chicots légers, tremblez, tremblez, tremblez encore.
Chicots légers, tremblez encore jusque-là.

(Parlant).

On m'a traînée ici pour y respirer l'air.
Mais je sens dans mes os un éternel hiver.
Viens, ô jeune rayon, réchauffer mes vieux membres!
—Dans mes corridors noirs et dans mes grandes chambres
J'avais froid, — j'avais peur!

(Frissonnant).

Oh!...—
J'ait fait, cette nuit,
Un rêve, un rêve affreux, dont l'horreur me poursuit.
— J'étais, — je m'en souviens, — dans ce fauteuil assise.
Le coq chantait. — C'était à cette heure indécise
Où l'âme, encor errante, entre dans un éveil
Qui n'est pas la pensée et n'est plus le sommeil.
Comme de la vapeur qui sort d'une bouilloire
Je sentais dans mon front fumer mes jours de gloire,
Et je voyais passer, dans ce bleu tourbillon,
Despréaux, Chapelain, La Harpe et Crébillon!
Grands hommes! je sentais sur mes lèvres mi-closes
De vos baisers sacrés danser les spectres roses;
Je chantais, mais ma voix s'étranglait dans mon cou;
Je souriais, j'étais heureuse. —

(Elle s'est animée graduellement, mais elle reprend ici un air sombre).

Tout à coup,
Un homme, — il souriait aussi — mais de manière
A faire sur mon front se dresser ma crinière,
Et son œil était noir, comme le feu d'enfer!
Il avait sur le dos un frac brodé de vert.

Et, pour tromper mes yeux, une barbe de neige
Saintement inondait son menton sacrilége.
Son front de ce vieux dôme atteignait le sommet.
Il se disait âgé d'un siècle, et se nommait
Job. — Un instant je crus, sous ses traits, reconnaître
Mon ancien cauchemard, Alaric. — Mais le traître,
Traçant autour de moi les séduisants sillons
De sa blague et de ses circonlocutions,
M'entoura, m'étreignit comme le lierre un chêne,
Me parla de la gloire et de Népomucène,
Me fit pleurer, me fit sourire...

(Avec effroi.)

Tout à coup,
Horreur! — je le sentis à cheval sur mon cou;
Son éperon entra dans mes endroits intimes,
Il me mit à la bouche un mors, — et nous partîmes!

(Avec mélancolie.)

Je vois encor le long et douloureux regard
Qu'en s'évanouissant au milieu du brouillard
Me jeta Campistron, mon bien-aimé poète!
— Oh! la course d'enfer! — J'entendais dans ma tête,
Comme sur un tamtam battu par quatre sourds,
De mon fauteuil dansant retentir les pieds lourds!
Nous allions! nous allions! Forêts, cimes, vallées,
Sur nos fronts, sous nos pieds, couraient échevelées.
Je croyais voir parfois, aux reflets du couchant,
Les grenouilles chanter dans des mares de sang,
Et, sur les arbres saints traçant d'affreux grimoires,
Les étoiles briller par les verdures noires.
Une sueur de mort perçait ma peau. — Mais lui,
Lui, sur mon front humide et d'horreur ébloui,
Se penchait, et hurlait d'une voix de tonnerre
Des mots... qui ne sont pas dans mon Dictionnaire!

(Frissonnant.)

— Oh! — je l'entends encor!
— A moi, mes fils! à moi!
A moi! —

SCÈNE II.

L'ACADÉMIE, quatre ACADÉMICIENS accourant.

UN ACADÉMICIEN.

Qu'avez-vous, mère? et d'où vient cet effroi?

L'ACADÉMIE, avec terreur.

Rangez-vous près de moi, là, là, que je vous sente!
Dites-moi que je suis toujours, toujours puissante?
Il est mort, n'est-ce pas? il est mort, Dieu merci?
Et la littérature, elle est toujours ici?

L'ACADÉMICIEN.

Toujours.

L'ACADÉMIE, continuant.

En vain le peuple et la foule des hommes
Suit César? — Le sénat...

L'ACADÉMICIEN.

Il est tout où nous sommes!

L'ACADÉMIE.

N'est-ce pas, mes amis?

L'ACADÉMICIEN, continuant.

Et, sans obstacle aucun,
Nous le serions toujours, quand nous ne serions qu'un.

L'ACADÉMIE, avec inspiration.

Je tiens toujours la verge avec le bonnet d'âne :
On condamne, j'absous ; on absout, je condamne.
Arbogaste est mon fils. — Kean, Ruy-Blas, Antony,
Vous plûtes au public, — *sed victa Catoni !*
Ainsi la multitude est bien souvent trompée :
Le peuple est pour César ; le sénat pour Pompée !
Et, dans la solitude où s'éclipsent mes jours,
Contre le sens commun je proteste toujours.
En vain la langue monte. Obstinée et classique,
Au bord de cette mer je plante mon lexique ;
L'onde écume, elle bout : je ne recule point,
Et je dis au français : Tu n'iras pas plus loin !

SCÈNE III.

LES MÊMES, l'OMNIBUS.

APOLLON.

Hue !

LE VIEUX JOB.

Arrêtez !

L'ACADÉMIE.

Jésus ! quelle est cette machine ?

(Apercevant Job qui descend, en barbe blanche et en habit brodé de vert par-dessus sa robe.)

Dieu ! c'est le cavalier de cette nuit ! — L'échine
Me démange.

JOB, s'avançant vers l'Académie.

Je suis un vieillard faible et doux ;
Grande aïeule, salut.

L'ACADÉMIE, se levant avec majesté.

Jeune homme, taisez-vous !
Qui vous donne ce front et cette hardiesse,
D'oser vous présenter devant mes yeux ? —

JOB.

Altesse !
Souffrez que je m'excuse en quelques mots. — Des gens
Qui ne nous aiment pas, car ils sont très-méchants,
Nous ont calomniés l'un à l'autre. Leur rage
Vous traita de perruque, et moi d'anthropophage :
Mais je vois qu'ils se sont trompés de point en point
Sur vos sacrés cheveux, — car vous n'en avez point !
Je ne mérite pas non plus votre anathème.
Mon but est pur, sinon mes moyens. Mon système
Est d'apprendre au public le monde tel qu'il est,
Et l'amour du beau par le spectacle du laid !
Soumis avec respect à ta volonté sainte,
O grande aïeule ! avant d'entrer dans cette enceinte,
J'essayai du beau pur : — la foule, ô soins perdus !
A fui le grave Job pour le plaisant Brutus ;
Et, par des vers pillés à mon printemps prospère,
Brutus a poignardé César, César son père !
— Du reste, je suis prêt à reconnaître en vous
Mon illustre doyenne et notre mère à tous. —

(Il s'agenouille.)

Je ne le ferai plus, maman.

L'ACADÉMIE.

Devant ma face

Votre soumission, mon fils, a trouvé grâce.
Relevez-vous.— Toujours, croyez-moi, tôt ou tard
On revient au sénat, — fût-on même César !...

JOB.

Cette maxime est peu consolante ! —

L'ACADÉMIE.

Et pas neuve. —
Déjà j'ai confessé monsieur de Sainte-Beuve.
Par ses yeux pénitents il verse bien de l'eau ;
Il fait de méchants vers pour apaiser Boileau ;
Il sue, il se tourmente, il gronde sa nature,
Et met, par piété, son style à la torture.
Il fouille les bouquins pour en tirer l'ennui...
Aussi, je le distingue, et j'ai les yeux sur lui.
Vous avez bon vouloir, vous, mais gare l'ivraie !
Car votre opinion n'est pas encor la vraie.
Votre système est faux, jeune homme. Ecoutez-moi.
— Sur les scènes toujours l'art doit parler en Roi :
L'homme est un animal d'humeur jalouse et folle
Que le malheur des gens plus grands que lui console.
Que lui fait Triboulet, monstre aux traits abrutis?
C'est un chien dont quelqu'un jette à l'eau les petits.
Mais que François Premier, au lieu de rire, pleure,
Soudain ce qui chez nous frémissait tout à l'heure
S'apaisera ; nos yeux ardents s'attendriront,
Et la grave pitié détendra notre front ! —
Timoclès l'a bien dit : La mission sublime
Du chantre est de montrer près du trône l'abîme,
Et sur les fiers sommets le tonnerre tombé ! —
Qui peut se croire veuve auprès de Niobé?
Qui peut, devant Oreste, avoir mal à la tête?
Et qui se sent boiteux en voyant Philoctète?

Quel borgne, quel mari se plaint d'avoir vécu
Devant OEdipe aveugle et Collatin cocu? —

(Lucrèce descend de l'omnibus.)

Je me résume. Un Dieu m'inspire. ! —Je suis brève.
Prenez un roi qui pleure, un confident, un rêve ;
Faites, tout en restant dans les termes légaux,
De cela cinq paquets d'hémistiches égaux ;
Délayez, d'une main timidement hardie,
Le tout,—et servez froid : voilà la tragédie.
—Maintenant, vous pouvez entrer.

(A Lucrèce, qui veut entrer avec lui.)

Que voulez-vous ?

LUCRECE.

Je suis sœur de Brutus !...

(L'Académie s'incline.— Elle rentre ; Job et Lucrèce la suivent.)

ANTONY, dans l'omnibus.

Conducteur, partons-nous ?

SCÈNE IV.

L'OMNIBUS, une LAURÉATE. (Elle a une couronne sur la tête, un gros volume sous le bras, et un couteau à la ceinture.)

LA LAURÉATE, sautant au-devant des chevaux, et saisissant la bride.

Attendez ! attendez ! je veux monter !

APOLLON.

Arrière !

LA LAURÉATE.

Profane ! ignores-tu que j'ai chanté Molière ?

APOLLON.

Il n'était pas d'ici. — Mais tenez, justement,
Ma chère, on lui construit là-bas un monument, —
Un autel à deux fins, car, la chose est certaine,
Le marbre est pour Molière, et l'eau pour La Fontaine :
Comme dans leur sépulcre, ils sont encor voisins. —
Si chez les Immortels vous avez des cousins,
Allez à la fontaine, où vous pourrez, ô vierge!
Obtenir un emploi de nymphe ou de concierge.
— Mais que voulez-vous donc, ô prêtresse de l'art!
Faire de ce bouquin et de ce tranchelard?

(Il lui désigne le livre et le couteau qu'elle porte à sa main et à sa ceinture.)

LA LAURÉATE.

Malheureux! sais-tu pas que je suis druidesse!
J'endors qui me chérit, je frappe qui me blesse;
Dans l'une et l'autre main je porte sans frémir
Ce couteau pour frapper, Platon pour endormir.

(Elle montre alternativement le couteau et le livre. Apollon fouette ses chevaux.)

Arrête, je te dis!

APOLLON.

La belle, pas d'esclandre!

(L'omnibus s'ébranle. J.-J. passe sur la scène)

ANTONY.

Hé! j'aperçois J.-J. — Cocher! je veux descendre.

(L'omnibus s'arrête. Antony descend. L'omnibus repart. La Lauréate lui court après et se cramponne au marchepied avec les dents.)

LA LAURÉATE.

Je vais te manger, toi, ta voiture et les tiens!

(A mesure qu'on la traîne.)

Arrête! — arrête! — arrête! — arrête!

(L'omnibus disparaît avec elle.)

SCÈNE V.

ANTONY, J.-J.

ANTONY, avec transport.

Je le tiens! —

(Allant à J.-J.)

A moi, J.-J., *deux mots*,

J.-J.

Parle.

ANTONY.

Ote-moi d'un doute.

Sais-tu bien qui je suis?

J.-J.

Mais, oui.

ANTONY.

N'importe, écoute.
L'an de notre Seigneur mil huit cent trente-deux,
Un homme, un beau garçon—c'était l'un de nous deux—
Fit, lorsque l'art, mourant, ne battait que d'une aile,
Un drame en six tableaux, nommé *la tour de Nesle*,
Lequel eut, presque sans que nous y comptassions,
Quatre cent quatre-vingts représentations.

J.-J.

Monsieur, pardon...

ANTONY, l'interrompant.

Plus tard, en mil huit cent quarante,
La même plume habile, et toujours conquérante,
Fit un chef-d'œuvre encor, —

J.-J.

Mais...

ANTONY, continuant.

Et l'intitula
C, a, ca; l, i, li; g, u, gu; l, a, la.
— *J'en passe, et des meilleurs.*

J.-J., s'asseyant sur un banc.

Souffrez que je m'asseoie,
Et que je substitue à mon chapeau de soie
Ce bonnet.

(Il tire de sa poche un bonnet de coton et s'en coiffe.)

Ces souliers aussi sont trop étroits.

(Il les ôte et les remplace par des pantouffles.)

ANTONY, ayant attendu qu'il eût fini.

Le vingt-cinq juillet, mil huit cent quarante-trois,
Le même individu, cœur froid, plume hardie,
A propos d'un couvent fit une comédie,
Laquelle, malgré vous, manqua de réussir,
Et qu'on pouvait nommer : les *Filles* de Saint-Cyr.

J.-J.

En effet. Consacrant vos veilles indiscrètes
A retracer pour nous l'histoire des lorettes,
Vous ne pouviez, Messire, oublier celles-là.

ANTONY, continuant.

Bref, si vous l'ignorez, la plume que voilà
(Il tire une plume de sa ceinture.)
Touche, tantôt tragique et tantôt familière,
De la barbe à Corneille, et du bec à Molière.
Un jour, le cygne anglais que Ducis chaponna
Passait par notre ciel. Cette main l'empoigna
Par la queue, — et tira d'une manière telle,
Qu'enfin elle arracha cette plume immortelle.
Le cygne ayant lâché pour reprendre son vol,
Tout naturellement je tombai sur le... sol.
— Ne pas confondre avec une chute! —

J.-J.

Messire,
Que veut dire cela, voyons? —

ANTONY.

Cela veut dire —
Qu'il est temps de rabattre enfin votre caquet;
Que je suis un grand homme, et vous un paltoquet;
Que vous faites du bruit, et non de la besogne;
Que c'est un bien beau bois que le bois de Boulogne,
Qu'un fiacre est un bien doux locomotif pour ceux
Qui vont se fusiller et qui sont paresseux;
Que rien entre inégaux n'établit l'équilibre
Comme des pistolets de tel ou tel calibre;
Que ce genre de preuve a pour moi mille attraits;
Que je suis Antony de Villers-Coterets;
Et que je veux, enfin ô célèbre acrobate,
Ou que vous me battiez, ou que moi je vous batte.

J.-J.

Que vous ai-je donc fait, mon cher?

ANTONY.

Vous avez dit,
Dans votre feuilleton, du mal de moi lundi.

J.-J.

Ah bah !

ANTONY.

Vous avez dit que Smyrne était une île,
Et que ma comédie était un vaudeville!
Vous avez à Boccace, ô monstrueux finot,
Traîtreusement donné deux *h*, et pris un *o*.

J.-J.

Soit. J'avoue humblement mes torts.

ANTONY.

En vos études,
S'il vous plaît de connaître un peu mes habitudes,
Pour votre instruction, Monsieur, je vous dirai
Que je n'ai jamais eu qu'un goût fort modéré
Pour ces guérilléros, tranchant du Don Quichotte,
Grands justiciers, sur qui la chronique chuchotte,
Qui vont, tout inquiets, gourmandant les rieurs,
Et qui, prenant partout des airs supérieurs,
Plaignant l'art qui s'éteint, le public qu'on égare,
Démolissent les gens en fumant un cigarre!

J.-J.

Mais je ne comprends pas...

ANTONY.

Vous comprenez fort bien, —
Car je ne parle pas ici l'italien. —

Il est des gens qu'on saigne, il est des gens qu'on purge.
— Vous êtes aboyeur, moi je suis dramaturge :
Droits pareils.—Au surplus, je suis mal partagé.
La partie entre nous n'est pas égale. J'ai
L'art de l'invention ; vous, celui de la blague :
Donc, vous me faites peur. — Au temple où je divague,
Voir un ange bouffi *s'asseoir, avec des dents*
Effrayantes, un air moqueur, des yeux pédants,
Cela me trouble fort.—Quant à lutter ensemble
Sur votre feuilleton, corde *qui toujours tremble*,
De culbutes, *mon cher, je sais mal faire assaut :*
Je suis père ; — *et d'ailleurs, ne suis point assez sot*
Pour aller me risquer sur la place publique
Contre un jeune gaillard si *prompt* à la réplique.
C'est pourquoi, vous trouvant fort piquant, fort rétif,
Fort précieux, fort drôle et fort récréatif,
Il faut que je vous tue.

J.-J.

Eh bien, essayez !

ANTONY.

Jule,
Demain, avant l'aurore, au premier crépuscule,
A l'endroit indiqué, nous irons, s'il vous plaît,
Nous tirer galamment deux coups de pistolet,
En dignes écrivains qu'un même esprit allume,
Comme il sied, quand on tient, comme nous, une plume.

J.-J.

C'est dit.

(Il se dispose à s'en aller.)

ANTONY.

Vous me quittez ?

J.-J., s'arrêtant.

Oh! — le temps seulement
D' embrasser ma femme, et — de faire un testament.

ANTONY, bondissant.

Votre femme!... Ah! ça mais, vous êtes donc...

J.-J.

Sans doute.
Voilà bientôt un an que je l'ai dit à toute
L'Europe.

ANTONY, avec transport.

Tu serais marié?

J.-J.

Pourquoi pas?
Qu'est-il là d'étonnant?—Mais vous-même...

ANTONY, lui serrant la main.

En ce cas,
Je ne réclame plus rien à l'heure présente:
La réparation, mon cher, est suffisante!
Marié! marié! — Vraiment nous étions fous!
J.-J., pardonne-moi.

J.-J.

Mon frère, embrassons-nous.

(Ils s'embrassent.)

(A part.)

Mais convenez aussi — (parlons, puisqu'il m'écoute)
Que votre beau talent suit une fausse route.
— Il est vrai qu'en *cela* vous avez réussi;
Mais il eût mieux valu que ce fût en *ceci!*

— *Trois expositions*, d'ailleurs! c'est effroyable!
Trois expositions, mon cher Monsieur! —

ANTONY, persuadé.

Ah diable!

Riant.)

Marié! marié! —

(Redevenant sérieux.)

Trois expositions!

(Moitié gai, moitié grave.)

Quand j'y pense! un peu plus, nous nous démolissions!
Et pourquoi, s'il vous plaît?

(Sérieux.)

Il est vrai que... Dieu juste!
Trois expositions! —
Ce qui me tarabuste,
C'est que ce gros lourdaud de public, — que voilà, —
Ait ri tout bonnement sans remarquer cela.

J.-J.

Encor un autre tort qu'ici je vous signale,
Vous vous êtes joué de la couleur locale.
C'était bon pour Racine, il en avait le droit;
Mais vous, — avez-vous donc oublié que le roi
D'Espagne avait l'air sot; que son premier ministre
Etait *blond, petit, gros, pansu, fait comme un cuistre*,
Et collait plaisamment une petite main
Sur chacun des côtés de son gros abdomen?
Avez-vous oublié les gens, les lieux, les dates;
Qu'il fallait saluer la reine à quatre pattes,
Et, — monsieur Delatouche a révélé ce point, —
Qu'on grattait à sa porte et qu'on n'y frappait point?
— Tous ces charmants détails!

ANTONY, se frappant le front.

Ah! c'est juste, imbécile!
— C'est moi qui là-dessus vous ai fait difficile,
Et voilà justement que j'y suis pris!

(à J.-J.)

Méchant!

Voyons! faisons la paix!

J.-J.

Tope!

(Ils se prennent les mains.)

ANTONY.

Tableau touchant!
Le gala suit le duel, l'amour suit la folie.

(Se refrappant le front.)

Ah! mon Dieu! l'omnibus! l'omnibus que j'oublie!

(Il s'aperçoit qu'il est inutile de courir après, et tombe dans l'abattement.

Ah! maudite querelle! orgueil qui m'aveuglas!
Une discussion n'est pas une œuvre, hélas!
A quoi vais-je aussi, moi, m'amuser? — Pour confondre
Mes ennemis, marcher eût été mieux répondre.

(Se ravisant.)

Bah! — Tandis que l'on va mettre un dernier décor,
Courons après! Peut-être en est-il temps encor.
Si je n'arrive pas au Panthéon, — qu'importe?

(Il montre l'Institut.)

Je reviendrai frapper à cette vieille porte.
La fortune ne peut me manquer, cette fois;
Je veux vivre, —

(Il montre la route.)

— Ou mourir !

(Il montre l'Institut.)

J.-J., d'un air malin.

Je retiens votre voix !

(Ils se saluent de la main et sortent chacun de son côté.)

Le décor change.

QUATRIÈME TABLEAU.

La scène se passe au pied du Panthéon. Il faut qu'on en aperçoive le dôme.

SCÈNE Ire.

BERTRAND, arrivant.

(Robert Macaire, agenouillé au fond devant le temple, est présent aux trois premières scènes, sans y prendre part.)

BERTRAND, sur le devant de la scène.

Oui, tu dis vrai, Waller. L'âme est une chaumière
Où les brèches du temps font entrer la lumière.
A son point de départ l'homme revient souvent :
Car je partis fripon, et je reviens savant!
Je suis pauvre, il est vrai; *mais aux âmes bien nées*
La banque n'attend pas le nombre des guinées :
Quoique pauvre et mal mis, on peut voler encor!
On rapporte des chiens, on remporte de l'or;
Avec de l'or, on a des paletots,—on change;
Avec un paletot, on est agent de change;
La chose prend le nom de commerce; on grandit,
Et bientôt l'empereur efface le bandit! —
— C'est dit! je plante là ma vision cornue!
A bas la poésie, et vive...

SCÈNE II.

BERTRAND, RODOLPHE.

RODOLPHE l'interrompt en chantant.

Au clair de la moucharde,
Bel-œil le chourineur
Trimarde,
Son chourin sur son cœur.

—

Silence!— Il croit dans l'ombre
Entendre le long du
Mur sombre
Comme un pas suspendu.

—

Ventre à terre il se couche,
Posant d'un air serein
Sa louche
Sur son large chourin.

—

Qui va là?—Son fer brille...
Moi!—répond une voix
Gentille
Et tremblante à la fois.

—

De fier devenu tendre,
Bel-œil qui venait pour
Surprendre, —
Est surpris par l'amour.

(A Bertrand ébahi.)
— Continue.

Tu disais quelque chose? —

BERTRAND.

Il est vrai que... pourtant...
D'ailleurs... Ah bah! —
Monsieur est toujours bien portant?

RODOLPHE.

Pas mal. — Que penses-tu de ce — léger cantique?

BERTRAND.

Mais, cela me paraît tout anacréontique.

RODOLPHE.

Ça vient de me venir, en longeant le ruisseau
Qui descend, ici près, le faubourg Saint-Marceau.

BERTRAND.

Vous avez donc quitté l'omnibus?

RODOLPHE.

Oui sans doute.

BERTRAND.

Maintenant vous allez? —

RODOLPHE.

Voici la chose. Ecoute.
Tous les Français, — beaux, laids, gros, minces, impotents, —
A l'une ou l'autre chambre ont leurs représentants.
Grâce à la liberté que ce grand enfant tette,
La France y voit ses pieds aussi bien que sa tette;

Sa tête seulement, c'est un petit malheur,
Pense de son côté, — les pieds marchent du leur.
Or, je ne dirai pas une fois, mais cinquante,
J'ai, dans les tapis francs, salons que je fréquente,
Ouï l'argot se plaindre, et s'étonner qu'ainsi
Toute langue n'eût pas ses députés aussi.—
Ayant donc, d'autre part, appris que la Camarde
Avait à Campenon fait descendre la garde,
Hélas! et d'Immortel l'avait fait séraphin,
J'ai résolu d'entrer à l'Institut, — afin,
Philosophiquement révolutionnaire,
D'introduire l'argot dans le Dictionnaire :
C'est pourquoi je retourne à ce vieux temple, avec
Ma petite chanson digne du chantre grec,
Ayant au moins les droits de monsieur Saint-Aulaire,
Reçu pour un quatrain qu'avait fait son grand-père.

BERTRAND.

Oh! je ne doute point...—
Ah! mon Dieu! qu'est ceci?

SCÈNE III.

LES MÊMES, **PAMÉLA GIRAUD** habillée en seigneur russe.

PAMÉLA GIRAUD.

Vous parlez d'Institut?— Je me présente aussi.
Je reviens de Russie!—

RODOLPHE.

Arrière, ma gaillarde.
Sais-tu que je suis duc?

PAMÉLA GIRAUD.

Et moi je suis boyarde.
Je suis princesse russe, et chère à Nicolas.

RODOLPHE.

J'étais dans l'omnibus dont tu dégringolas...

PAMÉLA.

Après quoi, dans ma chambre, oubliant guerre et troubles,
En rentrant je trouvai seize boisseaux de roubles,
Trente chevaux, trois ducs et deux ambassadeurs.
On m'offrait des palais, on m'offrait des splendeurs,
Des paysans, des bois, — pourvu que je voulusse
Contre l'esprit français secourir l'esprit russe.
On fut jusqu'à m'offrir des royaumes entiers...
Et moi j'ai répondu : — Messieurs, très-volontiers!
Je partis. — Mon esprit fut aussitôt à l'œuvre :
Etreignant les détails comme un nœud de couleuvre,
Il se mit à classer, en commençant par A,
Les lieux, les gens, les lois; et puis il compara,
Généralisant tout, le Saint-Siége au Caucase,
Le pape à l'autocrate et la bulle à l'ukase.
Il allait aborder, quittant les lieux ardus,
La question du genre et des individus,
Lorsqu'il apprit que, grâce à la faux meurtrière,
Un fauteuil, à Paris, réclamait un derrière...
Tout son patriotisme alors se réveilla,
Il parla, j'obéis, je vins, — et me voilà.

RODOLPHE.

C'est bon! — Nous verrons bien qui des deux, chère amie,
Plus vite éveillera la vieille Académie.

Moi, je lui cornerai les secrets du faubourg,
Je lui disséquerai Paris.

PAMÉLA GIRAUD.

Moi, Pétersbourg.

RODOLPHE.

Moi, je lui parle argot.

PAMÉLA GIRAUD.

Moi, russe!

BERTRAND.

— Saperlotte!

PAMÉLA GIRAUD.

Adieu, noble rupin!
(Elle sort.)

RODOLPHE.

Adieu, grosse boulotte!
(Il sort.)

(Robert Macaire a fini sa contemplation; et, se levant au moment où ils sortent, les regarde passer, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Puis, apercevant Bertrand, il fait un geste d'étonnement et s'avance derrière lui.)

SCÈNE IV.

BERTRAND, puis **MACAIRE.**

BERTRAND, sans voir Robert Macaire.

Ainsi, chacun de nous suit, d'un zèle pareil,
La Bourse ou l'Institut, l'argent ou le sommeil;

Jouir, — ou n'être pas! — Mais quant à ces folies,
La gloire, — le néant!... personne.

ROBERT MACAIRE, lui posant la main sur l'épaule.

Tu m'oublies.

BERTRAND, après un silence.

Est-ce toi, cher Macaire? O jour trois fois heureux!
Que béni soit le Ciel qui te rend à mes vœux!
Toi que j'ai, dans le sort malheureux ou prospère,
Toujours considéré comme mon second père,
Et qui, des argousins bravant l'oppression,
M'as sauvé tant de fois de l'*hôtel de Sion!*
— Un père est un objet sacré, je le proclame.
Mais celui qui nous change, et qui nous forme l'âme,
Celui qui met nos pas sur le chemin sensé,
Celui-là, mon ami, je l'ai toujours pensé,
Est pour nous plus qu'un père! En ce monde où nous sommes
L'un nous a faits enfants, mais l'autre nous fait hommes!
L'un, — sans intention de nous faire souvent, —
Nous fait pauvre et petit, l'autre nous fait savant;
L'un nous donne la vie, et l'autre, la manière
De s'en servir, — le truc et l'art pécuniaire,
Et la douce vertu, sœur de notre intérêt:
Ah! celui-là surtout est père! *Is pater est!*

ROBERT MACAIRE.

O Bertrand! la sagesse a parlé par ta bouche.
Ton estime me flatte, et ton zèle me touche;
Et c'est un prix bien doux pour un vieux professeur,
Que de se voir revivre en son œuvre!

BERTRAND.

Farceur !

— Sans blague, d'où viens-tu?

ROBERT MACAIRE.

De ramer chez Neptune.

BERTRAND.

Et, — ça va bien?

ROBERT MACAIRE.

Pas mal.

BERTRAND.

Et que fais-tu?

ROBERT MACAIRE.

Fortune.

BERTRAND, tout saisi.

Fortune !...

(Vivement.)

Ah ! mon ami, je suis heureux d'avoir
Pu te dire : *Mon père*, avant d'en rien savoir !
Jamais, dans son orgueil et du fond de sa niche,
Bertrand n'eût fait un pas vers toi, s'il t'eût cru riche.
Dieu soit loué ! je t'ai cru plus pauvre que moi,
Et je puis sans rougir partager avec toi. —
Faut-il, quand on est gueux, manquer de complaisance
Au point de méconnaître un ami dans l'aisance?
On n'a pas tous les droits, quoiqu'on soit malheureux !
Je pourrais être fier, — je serai généreux.

ROBERT MACAIRE.

Tu seras toujours sot, en trois lettres. — Écoute.
Sans doute la rouerie est un devoir; sans doute
Il faut que les humains se trompent ici-bas, —
(Sourdement.)
Car ils s'égorgeraient s'ils ne se trompaient pas!
— Mais avec moi, Bertrand, moi ton ami, ton père,
Ne pourras-tu donc pas, une fois, te défaire
De ce masque stupide, et de ces sentiments
Qui ne tromperaient plus même nos grand'mamans?
Laisse aux *honnêtes gens* cette friponnerie! —
Ta poche, que je crois, ne s'en est point nourrie?
Toujours vide et sans suc comme un vieux cervelas!
Toujours pauvre,—et fripon! C'est bien la peine!...

BERTRAND.

Hélas!
C'est une vérité plus qu'aucune autre amère,
Pour moi l'or fut toujours à l'état de chimère,
Pourtant, — ô Dieu puissant! tu dois en être instruit, —
Je l'ai toujours cherché dans les poches d'autrui.
Il n'est donc pas de Dieu pour nous! — Sur ma parole
Nous sommes toujours gueux, et le diable nous vole.
Si j'étais saint, au moins! — Mais non, tout comme si
J'avais, hélas! trouvé de quoi voler ici,
L'enfer m'attend là-bas! Il faut, quelle injustice!
Que l'on gèle en ce monde,— et qu'en l'autre on rôtisse.
— Je croyais, ô vertu! qu'à toi seule ici-bas
Pouvait appartenir de n'avoir point de bas! —

ROBERT MACAIRE.

Et tu viens pour chercher, à ce que je puis croire,
Des consolations dans le sein de la gloire.

BERTRAND.

De la gloire? fi donc! — J'y croyais autrefois,
Mais personne n'en veut, aujourd'hui je le vois.
Je suis un esprit fort. Crois-tu pas que je tienne
A l'estime des sots? — Je ne tiens qu'à la tienne;
— Va, j'ai beaucoup vécu pour apprendre cela.

ROBERT MACAIRE.

C'est un peu jeune encor, ce que tu me dis là.
(Geste de Bertrand. Robert l'arrête et continue.)
Ecoute.— Aux bons esprits la solitude est bonne.
Dans mon séjour au *pré*, crois-tu que ma *sorbonne*,
(Il montre sa tête.)
Dis, mon cher, soit restée inactive à ce point
De faire comme *l'autre*, et de ne penser point?
Non! non! j'ai médité sur la vie et sur l'homme.
Forçat d'occasion, j'ai gagné mon diplôme :
Par le raisonnement l'instinct s'est éclairci,
J'ai cherché la sagesse, — et j'ai trouvé ceci :
L'homme pour tromper l'homme a besoin de lui plaire :
Chacun veut y gagner, et toute la colère
Du malheureux trompé ne vient, j'en ai grand'peur,
Que de ce qu'il n'est pas lui-même le trompeur. —
Il faut plaire, pour vivre.—Or, comme l'œil des hommes
Voit ce que nous montrons, mais non ce que nous sommes,
A quoi sert d'*être*, ami? — C'est autant de perdu
Pour qui ne trouve pas du pain dans la vertu.
Donc, et puisqu'ici-bas l'opinion domine,
La gloire est un moyen comme la bonne mine.
La bonne mine étant fort rare en général,
La gloire est, pour bien dire, un visage moral
Figuré par un nom ou par quelque autre signe.
—Ce siècle est, entre nous, d'une laideur insigne,

Et la plupart des nez que les visages ont
S'y comportent ainsi qu'une barre en blason :—
C'est pourquoi, s'il te faut mon sentiment intime,
Les hommes ont trouvé, pour aller à l'estime,
Un chemin plus solide et plus simple, je crois.

BERTRAND.

Et quel est ce chemin?

ROBERT MACAIRE.

Le chemin de la Croix.
—Oh! je sais!—On a bien des calices, sans doute,
D'humiliation à vider sur la route!
De dures *stations!*—Mais au bout, est l'honneur!

BERTRAND, avec amertume.

L'honneur! — Ah oui! grand mot! prestige suborneur!
Ce que pensent de moi de plus sots que moi-même!...
(Avec brusquerie.)
Je suis ce que je pense! et,—me suive qui m'aime!
Voilà tout! —

ROBERT MACAIRE.

—*Distinguo.* Ne confonds pas, Bertrand,
L'honneur que tu conçois, et celui qu'on te rend :
L'un, c'est ce que tu vaux ; l'autre, ce qu'on t'estime.
Ta tête encor ici de ton cœur est victime ;
Comprends donc, brute ! A quoi sert un titre ici-bas,
Si ce n'est à passer pour ce que l'on n'est pas?
Un titre, vois-tu bien, c'est un rideau pudique
Pompeusement tiré par-devant la boutique,
Quand, pour enlèvement ou tout autre raison,
La belle du comptoir n'est plus à la maison.

Que faut-il pour l'avoir? Bien peu, je le proclame;
Deux choses seulement : un mensonge, une lame.
Que sert d'*être* à grands frais, quand avec un soufflet
A chaque instant du jour on peut prouver qu'on est?
— Vous mentez! — Qui le dit? — Si vous savez l'escrime?
Vous ne la savez point? Bon! Alors, autre frime :
Vous avez les procès en diffamation!
— Tu vois bien que *le monde* est plein d'attention
Pour qui sait l'adorer avec philosophie,
Et garde on ne peut mieux l'honneur qu'on lui confie!

BERTRAND.

Puisqu'il garde si bien l'honneur, dépôt sacré!
Je veux lui confier le premier que j'aurai.

ROBERT MACAIRE.

Eh bien! ce nom, ce bruit que tu trouves si vide,
Cette gloire, eh bien! moi...

BERTRAND.

Quoi?

ROBERT MACAIRE.

Moi, j'en suis avide!
Qu'en achète!

BERTRAND.

Ah! grand Dieu!

ROBERT MACAIRE.

Tais-toi! — Tu me connais;
Tu sais mon sentiment sur les besoins niais,
Et si, sacrifiant le positif au vague,
J'ai jamais au néant prostitué la blague!

Or, puisque tu m'en vois amoureux aujourd'hui,
Dis-toi donc qu'il faut bien que j'y trouve un produit.

BERTRAND.

Enfin, mais que fais-tu?

ROBERT MACAIRE.

De la littérature.

BERTRAND, abasourdi.

la littér...

ROBERT MACAIRE, l'interrompant.

Encor! — Stupide créature! —
Quand tu resteras là tout bête et tout saisi! —
Faut-il te mettre encor des points sur tous les i?
— Çà! pour qui me prends-tu?... Pour quelque auteur d'un drame
Où l'on éventre un cœur pour le plaisir de l'âme?
D'un roman chocnosophe, où les vieilles sans dents
Se pâment au récit des amours transcendants?
D'un article flambant, d'une honnête tartine
Pour ou contre Guizot, contre ou pour Lamartine? —
Non, non! je ne suis pas si bête, Dieu merci!
Et ma littérature, à moi, tiens, la voici.

(Il déroule une énorme affiche ainsi conçue):

UN SOU LA BOUTEILLE.

N° 398 (400 moins 2.)

Entre une bouteille et un corset.

La réclame, Bertrand, en thèse générale,
Est au marchand ce qu'est l'*honneur* à la morale.

C'est le voile habillant l'absence du réel,
Et qui prouve pour nous, comme pour eux le duel.
La réclame, Bertrand! Mais, avec la réclame,
L'homme entier m'est ouvert : je lui vais jusqu'à l'âme,
Et toujours j'y réveille, ou de près ou de loin,
La cupide avarice accroupie en un coin!—
Mais toi-même, mon fils, toi, Bertrand, mon image,
Je t'y ferais courir comme un rat au fromage!

BERTRAND.

Tout cela, c'est très-bien ; mais, une fois roussi,
La prudence est au bout.

ROBERT MACAIRE.

La souricière aussi.—
Dès lors qu'on vole,—à moins de voler pour des prunes,
On ne peut pas voler moins de quatre fortunes,
Pas vrai?—L'occasion est si rare, qu'il est
Imprudent de compter sur deux coups de filet!
Donc tu peux bien penser qu'on a pris des mesures,
Des mesures, enfin, expéditives, sûres,
Pour pouvoir se passer du retour des chalands.
Quand il faut arriver, l'or a les pieds si lents!
C'est à prendre ou laisser.—
Supposons le contraire :
C'est alors qu'il s'agit de talent littéraire ;
Alors, pour la réclame il faut s'ingénier
A changer tous les jours comme un bon cuisinier,
A varier le nom, l'air, la couleur, le style,
Exposer l'agréable et promettre l'utile,
Et, par la nouveauté des assaisonnements,
Sans cesse aiguillonner les appétits gourmands.
—L'affiche est tout cela. — L'affiche, c'est Protée.
Tantôt brillante d'or, tantôt pâle et crottée,

Elle rampe à nos pieds, elle luit sur nos fronts.
Elle vit, elle marche, et nous la rencontrons,
Nous la touchons du coude; elle rôde et s'affuble
De la chemise peinte en forme de chasuble,
De la botte modèle et du chapeau de cuir.
Quel cœur peut la braver, et quel vol peut la fuir?
Elle est partout! Partout mille petites langues
Nous font, du coin des murs, de charmantes harangues :
« Par ici, cher Public? — Par ici! gros vilain!
Nous te ferons goûter de l'agrément tout plein!
Viens! tu seras servi comme un roi des génies!
Tu porteras des gants et des bottes vernies!
Viens! je serai pour toi plus douce qu'un agneau;
Viens! je te donnerai de la pâte Regnault;
Viens! je t'abreuverai de l'ineffable arôme
Du racahout arabe et du théréobrome!
Je te mettrai des dents qu'on ôte tous les soirs;
Je te ferai la peau blanche et les cheveux noirs;
Je te ferai gaillard à donner des vertiges
A la mort même, viens! Tu vivras de prodiges;
Je te pommaderai, je te savonnerai,
Je te bichonnerai; puis je te donnerai
Des bonbons mauritains et des bonbons de Malte,
Et des yeux de cristal pour voir des champs d'asphalte. »
— Voilà ce qui partout s'offre à l'œil plein d'émoi :
Tout cela, c'est l'affiche, — et l'affiche, c'est moi!
Quoique toujours nouveau, je suis toujours le même :
Mercure on me déteste, et Copahu l'on m'aime;
Et je passe impuni, sous le nez du badaud,
Du docteur Charle Albert au docteur Giraudeau.
Patriotisme ardent, charbon incombustible,
Graine de chou géant, discours incorruptible,
Fourberie et talent, sottise et probité,
Tout est affiche enfin, — même la vérité!

— Sainte affiche! à ta voix toutes voix se sont tues.
L'homme reconnaissant t'a dressé des statues.
Toi-même, ô Panthéon!

(Il montre le dôme.)

dôme imposant et beau,
Tu n'es que le portrait du biberon Darbo!
Chaque fois que je passe et que je te contemple,
Je m'incline et je dis : L'affiche a donc un temple!
Déesse, comme Isis elle parle en rébus,
Tiens :

(Il déploie une affiche et la lit.)

AVIS AUX VOLEURS!

C'est-à-dire : OMNIBUS!

SCÈNE V.

LES MÊMES, l'OMNIBUS vide de voyageurs.

(Apollon et Mercure descendent et s'arrêtent à deux pieds l'un de l'autre, ayant chacun un pied de nez. — Macaire s'enfonce dans la rêverie.)

MERCURE.

Eh bien! maître Apollon!

APOLLON.

Eh bien! maître Mercure!

MERCURE.

Nous faisons tous les deux une triste figure.

APOLLON.

Notre gloire nous reste en magasin. —

MERCURE.

Hélas!

C'est un frugal souper!

APOLLON.

Les hommes sont ingrats.
Ils commencent par nous, nos tendres arts les forment,
Mais à moitié chemin, bonsoir! ils se rendorment.
Et nous voilà réduits, Mercure, qu'en dis-tu,
A vivre de fumée, ainsi que la vertu!

ROBERT MACAIRE se réveillant.

Omnibus!—Ecoutez, vous tous! un Dieu m'inspire.
De l'avenir lointain le rideau se déchire!
Qui parle ici de gloire?—Oh! ma cervelle bout!
Je vois dans trois mille ans deux monuments debout,
L'affiche, et l'omnibus! —
L'omnibus est l'emblème
De notre égalité pauvre, bourgeoise et blême,
Egalité d'ennui, de gêne et de laideur,
Egalité des choux dans un jardin sans fleur!

Omnibus! Tout à tous! misère, petitesse;
Plus de mont protecteur! plus d'insolente altesse!
Tout le monde a des droits! Chacun, pour ses six sous,
Peut crier; —mais Chacun est victime de Tous!
Chaque membre écrasé pense, parle, raisonne:
Omnibus, tout à tous, — c'est-à-dire à personne!
Chacun est bien son maître, et *peut* mourir de faim:
Il n'est plus qu'un seul roi pour nous, —c'est le plus fin!

—L'*affiche!* autre symbole! —autre caricature
De notre siècle heureux: — c'est sa littérature!

Elle est peintre et sculpteur : c'est l'art universel !
L'esprit de Saint-Bérain ! la langue de Seyssel !
C'est le poème écrit par l'industrie ardente,
L'humaine Comédie, — et moi j'en suis le Dante !

— L'affiche et l'omnibus ! — voilà le double autel
Dressé pour l'avenir ! — Salut, couple immortel !
Lorsque dans trois mille ans la rouille de l'histoire,
L'oubli, recouvrira notre pauvre mémoire ;
Quand nos os dormiront sous leurs pas triomphants,
Que diras-tu de nous à nos petits-enfants ?
Tu leur diras. — Mais non, il faut ici se taire :
Il est trop tôt encor pour sonder ce mystère !
Adieu, débris futurs d'un monde surhumain !
Suivez vers l'avenir votre fatal chemin !
Et, s'il doit rien rester de notre Babylone,
Le *long du boulevard* gardez-moi ma *colonne!*
— La séance est levée. Allons-nous-en. —

MERCURE.

Tout beau,
Comme disait Corneille. — Encor un petit mot.

(Il s'adresse au public.)

Messieurs, si vous cherchiez, dans le cours de ce thème,
L'ombre d'un parti pris ou l'ombre d'un système,
Vous vous tromperiez fort. — Vous avez pu le voir :
Nous avons, tour à tour, ri de chacun ce soir.
Au moment où nos traits, nous trahissant apôtre,
Semblaient accabler l'un, ils tournaient contre l'autre.
Nous ne sommes pas plus apôtre que tribun,
Et nous n'en voulons pas plus à l'autre qu'à l'un.
Admirer est plus doux, plus court et plus facile.
— Peut-être direz-vous, comme disait Basile :

« Qui raille-t-on ici? » —
Personne. —
Seulement,
Nous avons, entre nous, voulu rire un moment.
— Lorsque vous referez avec nous ce voyage,
Oubliez sa leçon, partout ailleurs très-sage;
Et, loin de débarquer au milieu du chemin,
Suivez-nous jusqu'au bout, en nous prêtant la main!

FIN.

LE POÈTE.

Suis Macaire, ô Bertrand! Frères, allez tout seuls.
De vos loques de gueux faites-vous deux linceuls.
Ensemble, l'un sur l'autre appuyant votre marche,
Du noble grinchissage emportez tous deux l'arche!
Philosophes! le monde est injuste pour vous.
Toi, solitude aux bruits profonds, tristes et doux,
Laisse les deux floueurs s'enfoncer dans ton ombre,
Et que toute la terre, en ta nuit calme et sombre,
Regarde avec respect, et presque avec stupeur,
Entrer l'illustre dupe et l'illustre dupeur!

Imprimerie de C.-H. Lambert, rue Basse-du-Rempart, 24.

Imprimerie de C.-H. Lambert, rue Basse-du-Rempart, 24.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 04324637 1